

ÉLECTIONS
au QUÉBEC

le 29 avril,
Québec à l'heure des élections :

un match à 5

Éditorial de Richard Arès
Étude de André-J. Bélanger

relations

dieu et César

Les chrétiens et l'engagement politique
Jacques Grand'Maison

éthique et politique

Efficacité et participation : deux éthiques ?
André Manaranche

érotisme et politique

« Q-bec my Love »
Marcel Marcotte et Yves Lever

relations

revue du mois
publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

COMITÉ DE RÉDACTION

Irénée DESROCHERS, directeur
Guy BOURGEAULT, secrétaire
Richard ARÈS, René CHAMPAGNE, Jacques CHÊNEVERT,
Michel DUSSAULT, Julien HARVEY, Marcel MARCOTTE

ADMINISTRATEUR : Albert PLANTE

numéro 348
avril 1970

SOMMAIRE

Le 29 avril : Québec s'en va-t-àux urnes !	
Le Québec à l'heure des élections — Éditorial	Richard ARÈS 99
Le 29, match à 5	André-J. BÉLANGER 100
Dieu et César	
Les religions et le nomadisme — Billet .	René CHAMPAGNE 102
L'avenir du sacré	Julien HARVEY 104
Les chrétiens et l'engagement politique	Jacques GRAND'MAISON 106
Éthique et politique	
Efficacité et participation: deux éthiques ?	André MANARANCHE 108
La révolte érotique : art ou politique ?	
Érotisme, morale et esthétique . . .	Marcel MARCOTTE 110
« Q-bec my Love » ou « Un succès commercial », de Jean-Pierre Lefebvre (Chronique « cinéma »)	Yves LEVER 114
Vie intérieure et action politique	
« Ma faiblesse, c'est ma force. » . . .	Gérard LEMIEUX 116
Chroniques	
Syndicalisme : Syndicalisme et solidarité humaine — le boy- cottage des raisins de table de Californie	Victor SALANDINI 117
Oecuménisme : Pour les immigrants, un accueil oecuménique	Michel DUSSAULT 119
Théâtre : Retour aux classiques — le printemps théâtral de Montréal	Georges-Henri D'AUTEUIL 120
Au service du français : Tirets et autres signes (Ponctuation-12)	Joseph D'ANJOU 123
Les livres	
L'Église aujourd'hui — II	124
Vie politique, hier et aujourd'hui	126
Ouvrages reçus	127

Relations est une publication des Éditions Bellarmin,
8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal 351.
Tél.: 387-2541.

Prix de l'abonnement: \$6 par année. Le numéro: \$0.60.

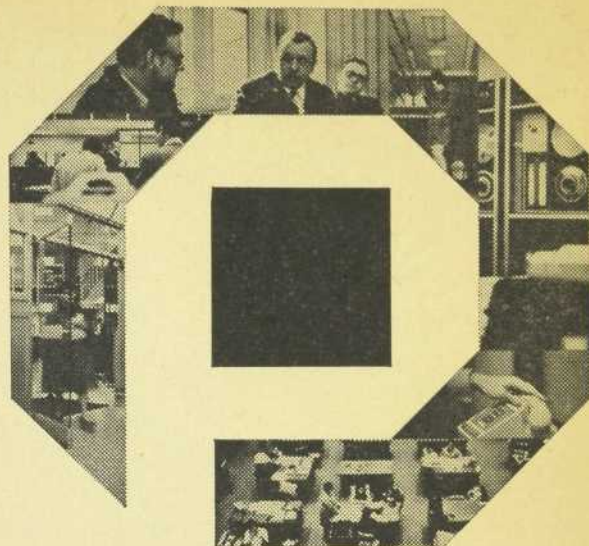
Relations publiques: Pauline HOULE, 1396 ouest, rue
Sainte-Catherine (ch. 314), tél.: 866-8807.

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des
abonnements pour la revue.



Relations est membre de l'Audit Bureau of Cir-
culation. Ses articles sont répertoriés dans le
Canadian Periodical Index, publication de l'As-
sociation canadienne des Bibliothèques, et dans
le Répertoire canadien sur l'éducation. Dépôt
légal, Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.



La Banque Provinciale
place sa compétence
au service de l'initiative.

banque provinciale



EXPORT "A" FILTRE

La Meilleure Cigarette au Canada

RÉGULIÈRES ET "KING"

Le 29 avril: Québec s'en va-t-aux urnes!

Le 29 avril, le Québec élira ses représentants à l'Assemblée nationale. Outre un éditorial de Richard Arès et un article de André-J. Bélanger traitant directement des élections provinciales du 29 avril prochain et de leurs principaux enjeux, RELATIONS publie dans le présent numéro une série d'articles, d'inspiration et de portée fort diverses, sur la politique: « les chrétiens et l'engagement politique », « éthique et politique », « la révolte érotique: art ou politique? » — dans une section que clôtüre la présentation d'une personnalité politique canadienne, le général Georges Vanier, qui a su unir concrètement « vie intérieure et action politique ». On trouvera de plus, dans les dernières pages de ce numéro, sous la rubrique « les livres », quelques notes bibliographiques sur « l'Eglise et la société contemporaine » et sur la « vie politique, hier et aujourd'hui ».

En mai, RELATIONS publiera, dans un numéro spécial, une série d'études sur l'animation sociale. Ce numéro est préparé par une équipe de chercheurs de l'Université de Montréal.

ÉDITORIAL

Le Québec à l'heure des élections

LES ÉLECTIONS du 29 avril surviennent à un moment crucial de l'histoire du Québec. Jamais dans la province n'ont été aussi grandes la perplexité et l'inquiétude devant l'avenir, ni aussi prononcées les divisions sur des options de base, tant politique, qu'économique et sociale. Jamais, non plus, les problèmes n'ont paru aussi énormes, et les hommes en place pour les résoudre, aussi petits.

Traduisant cette inquiétude et ces divisions, les partis politiques se sont multipliés et se présentent comme autant de marchands de bonheur, chacun prétendant que c'est par lui que le salut sera apporté au Québec, et la solution

donnée à ses problèmes. Mais, il faut bien se rendre à l'évidence: il n'y a plus aucun parti ni aucune option — qu'elle soit politique, économique ou sociale — qui puisse se vanter de l'appui d'une majorité de la population. Il n'y a plus au Québec que des partis et que des options minoritaires, et il se pourrait bien alors qu'au lendemain du 29 avril la province se retrouve entre les mains d'un gouvernement minoritaire.

Dans cette conjoncture, un double devoir s'impose au peuple québécois, plus impérieux que jamais, le 29 avril prochain. D'abord, participer activement et personnellement à cette consultation populaire que certains présentent déjà comme une sorte de référendum sur l'avenir du Québec. Donc, jouer le jeu de la démocratie et faire connaître son opinion par le vote, afin que l'on sache bien quelle est la force réelle de chacun des partis et de chacune des options en présence. S'abstenir en une pareille circonstance serait non seulement manquer d'esprit civique, mais encore contribuer à fausser les résultats de cette importante consultation, en laissant la place aux activistes, aux fanatiques et aux manipulateurs d'élections. S'il est vrai qu'il existe au Québec une « majorité silencieuse », c'est le temps et le jour pour elle de se faire entendre et de démontrer son existence par son vote.

Voter, cependant, ne suffit pas. Les circonstances exigent que le peuple envoie à Québec ses meilleurs hommes possibles, c'est-à-dire à la fois les plus compétents et les plus profondément dévoués à la chose publique. C'est là une exigence qui prime en ce moment toute autre considération, même l'attachement à un parti déterminé. L'État québécois, objet aujourd'hui de tant d'espoirs et qui concentre entre ses mains des activités de plus en plus nombreuses et importantes, a désespérément besoin d'hommes politiques de première qualité, tant intellectuelle et morale, capables de mettre sur pied un gouvernement qui gouverne et de s'attaquer résolument aux multiples problèmes qui assaillent une société en pleine ébullition. Nous avons, dans le passé, élu trop de ces beaux parleurs et de ces combinards qui, une fois rendus à Québec, se sont révélés incapables de faire autre chose que de la basse et petite politique partisane, et dont les agissements ont contribué à dévaloriser encore dans l'esprit du public le travail et le renom de notre Assemblée dite nationale.

Les années qui viennent, tout le monde le reconnaît, seront à la fois très difficiles et décisives pour l'avenir du Québec. Elles peuvent engendrer une mise en tutelle, une révolution ou une libération. D'où l'importance capitale du vote que chacun est appelé à donner le 29 avril prochain.

Richard ARÈS.

Le 16 mars 1970.

le 29, match à 5

Ambiguïté de l'action
et élections provinciales

par
André-J. Bélanger *

Les campagnes électorales ont souvent la propriété d'exaspérer les intellectuels au Québec. Toute une tradition nous précède, qui faisait fi du régime parlementaire et attendait avec plus ou moins de passivité l'effondrement prochain du « système » et l'avènement d'un monde meilleur produit par l'émergence de forces nouvelles et régénérantes. Le nationalisme des années vingt, qui fondait son indépendantisme apolitique sur la dislocation imminente du fédéralisme canadien, prévoyait ainsi la fin du libéralisme, idéologie étrangère au Canada français, et l'établissement de structures nouvelles compatibles avec nos aspirations françaises et catholiques. Le nationalisme des années de la crise poursuivait dans la même veine, convaincu que le capitalisme se mourrait en Occident. Bref, l'antiélectoratisme est profondé-

ment enraciné au Québec. Thème défendu hier par la droite, il est aujourd'hui repris par la gauche. Désabusée par les hommes politiques, la gent intellectuelle a tendance à se rabattre sur des valeurs tantôt autoritaires, tantôt spontanées.

Au delà des options politiques et des idéologies qui généralement les embrassent, il faut reconnaître, au départ, l'ambiguïté inhérente à l'action dans le politique. Quel que soit le régime, les heurts sont inévitables lorsque, passant à l'agir, on parvient au stade de la définition opératoire des moyens. Les solutions se dégagent finalement dans l'ambiguïté de l'action. Il est donc normal d'y trouver des situations confuses: les confrontations claires en politique sont généralement trompeuses et provisoires.

Passons maintenant à la conjoncture politique québécoise. Comment se porte le politique chez nous? Où en sont nos leaders, si leaders il y a?

Un fourmillement d'options et de sous-options

La présente campagne électorale offre à l'observateur plusieurs particularités intéressantes. En premier lieu, un fourmillement (pour ne pas dire encombrement) incroyable d'options et de sous-options politiques. L'option du « Québec d'abord », vieille tradition des débuts mêmes de l'Union nationale, retient en sous-main une sous-option plus ou moins opportuniste d'indépendantisme. C'est la recette de Daniel Johnson, « Égalité ou indépendance », que de jeunes cuisiniers ont rapidement apprise. À la vérité, l'expérience a révélé combien cette option du « Québec d'abord » s'intégrait fort bien à une vision du type: « What is good for the Union nationale is good for Québec ». Pris au dépourvu, sans préparation, complètement démunis de compétences, ce parti en perte de vitesse s'est retrouvé au pouvoir en 1966 presque malgré lui, grâce à un vice de la carte électorale. Incapable de se ressaisir en cours de route, il a offert le spectacle

d'un gouvernement constamment dépassé par les événements. Sa médiocre 'performance' le conduira probablement à livrer un type de combat qui a fait ses preuves, il y a quatre ans: il lui faudra gagner les circonscriptions à l'unité, c'est-à-dire, les unes à la suite des autres, pour finalement parvenir à une somme égale à la majorité des sièges à l'Assemblée nationale. Les dangers de démagogie sont alors manifestes, d'autant plus que les réalisations du gouvernement ne sont pas particulièrement éloquentes.

Les libéraux, passablement tributaires du « finies les folies », optent pour « l'économie d'abord » marquée au coin du culte un peu prétentieux de la compétence. Le Parti libéral avec à sa tête des hommes comme Lomer Gouin et Alexandre Taschereau a fait figure de parti de gouvernement jusque vers 1935. À cette époque on se serait cru parfois en plein régime unipartiste. Et depuis, il devient clair que cette formation n'a pas encore retrouvé son assiette. Il est également apparent que les libéraux éprouvent des difficultés à se définir au niveau provincial, et

* Professeur, Département de science politique, Université Laval, Québec.

ce, non seulement au Québec. Le parti libéral ontarien, par exemple, souffre d'une filiation trop étroite à la grande formation canadienne alors que les conservateurs de Robarts semblent s'être trouvés une identité proprement ontarienne. L'équipe de Jean Lesage avait su projeter l'image d'un gouvernement bien attaché à la défense des intérêts du Québec (exception faite de la formule de révision constitutionnelle Fulton-Favreau qui a dû finalement être abandonnée). La défaite a par contre fait éclater en pièces une composition autant savante que délicate. Qu'en reste-t-il, sinon une formation à ranimer...

Le Parti québécois, pour sa part, recouvre l'ensemble le plus composite des formations en présence. «L'indépendance d'abord», option fourre-tout, rallie des sous-options fort peu compatibles: de la gauche contestatrice — récemment convertie à l'« électoralisme » à la façon de Henri IV (l'indépendance ne vaut-elle pas une élection?) — à la droite créditiste de Grégoire, en passant par le « rinisme », le parti trouve son centre de gravité dans une notion de la souveraineté économique et sociale un peu oubliée de ses ascendances associationnistes. Pour une fois, la grande famille indépendantiste est réunie au complet (ou presque). Comme dans toutes les grandes familles, on y retrouve bien sûr les enfants prodiges et prodiges, les enfants terribles et les moutons noirs... Rien de naturel aussi que de telles réunions se terminent par des affrontements classiques, donc prévisibles. Il est à prévoir, qu'à l'instar de la gauche française, le mouvement indépendantiste sera en proie à des divisions profondes et fréquentes en raison même de la diversité des options économiques, politiques et sociales qu'il regroupe.

Les troupes créditistes sont susceptibles de tirer leur épingle du jeu en causant un certain dommage aux deux partis traditionnels et plus particulièrement aux ministériels avec lesquels ils partagent une clientèle conservatrice et inquiète. Tout dépendra évidemment d'un homme-clé. Si Réal Caouette se lance vraiment dans la mêlée et parvient à faire le plein des voix créditistes

avec l'appoint probable de « wagnériens », le gouvernement risque fort de faire les frais de l'opération.

Enfin, le Nouveau parti démocratique, se préparant pour la campagne suivante, ne tente au fond que de faire acte de présence à une rencontre où il n'était pas attendu. La gauche a parfois de ces impulsions masochistes que seule une psychanalyse sociale parviendrait à expliquer...

La situation des chefs: précarité

Si l'on passe en revue la situation des chefs dans leur parti respectif, on est frappé par la précarité de leur leadership. Dans le parti de l'Union nationale, Jean-Jacques Bertrand fait figure de leader intérimaire. Le congrès de nomination du printemps 69 a pris le caractère d'un pré-congrès, d'une séance préliminaire au véritable affrontement. Jean-Guy Cardinal, plus ou moins apprécié par l'organisation centrale du parti, devait faire preuve de sa force de façon manifeste en s'opposant au premier ministre. Par contre, adoptant une stratégie bien différente, d'autres prétendants, mieux connus que le Ministre de l'éducation, se contentaient d'appuyer plus ou moins ouvertement un candidat déjà épuisé par la politique afin de s'assurer les trophées au « round » suivant. Il est bien entendu que le temps devait jouer en leur faveur; c'est effectivement ce qui est arrivé.

Chez les libéraux, Robert Bourassa n'a pas encore vraiment mis le pied à l'étrier. De façon paradoxale, tantôt le parti fait l'impression d'être sans chef, tantôt le chef fait l'impression d'être sans troupes.

Dans le camp péquiste, la situation est particulièrement révélatrice. René Lévesque se tient en selle grâce à un marchandage implicite et fort astucieux qui permet à des éléments nettement plus progressistes de s'en servir en vue de la réalisation d'une première étape. L'équilibre est assuré en autant que le

leader est plus populaire que le parti. À ce propos le politique a rarement atteint chez nous un tel palier de réalisme.

Les créditistes pourront toujours compter officiellement ou officieusement sur Réal Caouette. Ce sont les seuls assurés d'un leadership permanent, et parce que permanent, passablement autoritaire.

Quelle sera la portée de la prochaine consultation? L'observateur est déjà prévenu: les sommes affectées à la publicité maintiendront le déséquilibre au profit des « statuquistes » et la presse quasi unanime se portera à la défense des formations traditionnelles. De plus, comme à l'accoutumée, la carte électorale biaisera les résultats en faveur des unionistes. Et après, on s'interrogera avec candeur sur l'exaspération en escalade des forces du mouvement. D'autre part, la tendance sera grande de considérer ces élections comme déterminantes. Peut-être le seront-elles? Encore faudra-t-il se rappeler qu'il est assez courant de percevoir les consultations électorales en termes de grands moments, d'« aujourd'hui ou jamais » et de minutes de vérité. À l'issue de ces campagnes, chacun s'y retrouve souvent avec sa vérité. Et on recommence car la partie n'est jamais complètement gagnée ou perdue.

Les religions et le nomadisme

par

René Champagne

Dans une entrevue qu'il accordait récemment aux reporters de *l'Express*¹, M. Pierre Schaeffer, directeur du Service de la Recherche à l'O.R.T.F., se demandait pourquoi les religions ne s'occupaient pas « un peu moins » de problèmes comme la greffe de l'organe du voisin ou comme la pilule et « un peu plus de Dieu ». Et il n'hésitait pas à affirmer: « L'expérience religieuse

est plus importante encore que l'expérience scientifique. » Même si M. Schaeffer confie, dans la même entrevue, qu'il n'a jamais suggéré une inspiration religieuse aux gens avec qui il travaille depuis trente cinq ans, ses propos actuels, pourtant, nous suggèrent une telle inspiration. Tout rapides qu'ils soient, ils dégagent le problème fondamental des religions et, d'une façon plus concrète, le problème qui doit d'abord et avant tout se poser à la conscience des hommes et des femmes qui adhèrent à une religion.

La fuite hors du centre

Nous voilà donc placés à un centre vers lequel tout converge. Il est parfaitement inutile de chercher un autre centre ou de vouloir opérer quelque décentration. Une telle entreprise serait dès le départ vouée à l'échec et ne pourrait se déployer qu'à la faveur de procédés manoeuvriers ou de raisonnements subtils dont un jugement sain — même celui d'un incroyant — aurait vite fait de percer l'inanité. À la question: quelle doit être l'action spécifique des religions dans la cité humaine? M. Schaeffer donne une réponse qui n'est pas excentrique, i.e. en dehors du centre, lorsqu'il émet l'avis bien raisonnable que, selon lui, les religions devraient s'occuper « un peu plus de Dieu ». Cette réponse est mesurée, au surplus. Ce qu'elle réclame, c'est la mutation d'un accent, le passage d'un bémol à un dièse et vice versa. Il n'est pas question, en effet, d'inviter les religions

et leurs adeptes à mettre entre parenthèses les problèmes que l'on dit profanes; on souhaite tout simplement qu'elles mettent l'accent sur leur objet propre, Dieu et l'expérience religieuse. En cette matière, il serait prétentieux, sinon au terme d'une longue enquête, de porter un jugement global sur les nombreuses religions répandues dans le monde entier. Mais, en ce qui touche l'Amérique du Nord, sans oublier le Québec, on se libère mal de l'impression que les religions y traversent une crise de nomadisme. Expliquons-nous: les religions deviennent nomades, elles se plaisent volontiers à délaisser leur terre natale, Dieu et l'expérience religieuse, pour d'autres espaces, d'autres patries. À leur insu, elles se laissent emporter dans une errance infinie et, comme des gitans ou des tziganes, elles plantent en tous lieux leurs tentes fatiguées. Comme si le buisson ardent brûlait d'un éclat trop vif, comme si l'air natal devenait irrespirable... À un tel nomadisme des religions officielles, n'est pas étranger le fait que nombre de gens qui ont le goût de cette

RELATIONS a publié, en janvier dernier (pp. 18-21), sous le titre général « christianisme de demain », deux études de René Champagne et Placide Gaboury: « Mort de Dieu, mort de l'homme », « De l'angoisse à la responsabilité ». Les deux autres études alors annoncées, sur « l'avenir du sacré » (Julien Harvey) et sur « les chrétiens et l'engagement politique » (Jacques Grand-Maison), sont publiées dans le présent numéro; elles sont introduites par un billet de René Champagne.

1. No 968 (26 janvier-1er février), p. 80.

terre natale prennent congé de leurs églises, avec fracas ou en douceur, pour rejoindre les rangs de la clandestinité. N'y est pas étranger non plus la séduction qu'exercent les religions orientales en de nombreuses régions de l'Amérique du Nord.

Où est le centre ?

On l'a souligné plus haut, que Dieu et l'expérience religieuse doivent constituer l'objet spécifique et premier des religions, cela n'implique nullement qu'elles doivent porter un regard olympien sur les problèmes de l'humanité. Il faut, bien au contraire, espérer que, sur toutes les questions théoriques et pratiques qui se posent à la conscience humaine, les croyants apporteront une attention aussi sérieuse que les non-croyants. Leur foi en Dieu devrait même les rendre plus conscients que quiconque de la dignité de la personne humaine et du devoir de transformer le monde dans lequel vit la personne humaine. Sur ce point, on ne peut guère faire de grief aux religions dont il est ici question. Elles savent clairement que la foi n'est pas un alibi offert à ceux qui voudraient se garder les mains pures de toute contamination avec le terrestre et le profane. Justement, elles le savent trop ! Elles le savent si bien qu'on ne sait plus vraiment, même parmi les croyants, en quoi l'action d'une religion peut différer de celle d'un organisme non religieux, ou encore, en quoi l'action d'un croyant peut différer de celle d'un incroyant. La seule différence, ce serait celle des motivations profondes, alors que les contenus de l'agir ne varieraient pas. Ainsi chrétiens et marxistes peuvent-ils marcher sans hésiter la main dans la main, les premiers chantant *Le Seigneur est mon berger*, les autres, *l'Internationale*, unis dans un commun amour de l'humanité, rassemblés pour les mêmes tâches, poursuivant des objectifs semblables. C'est là une idée bien répandue, à notre époque si souvent dite de sécularisation, que l'action des religions ne peut et surtout ne doit comporter aucun contenu spécial. Seules la spécifique, cette action, des motivations spéciales, supérieures en principe à celles qui inspirent les organismes non reli-

gieux, mais dont on conviendra qu'il n'est pas facile de mesurer au niveau du vécu, la qualité ou la supériorité. Dans de telles perspectives, les religions devraient consommer leur histoire à remplir des tâches dont s'acquittent également d'autres personnes, d'autres groupes, souvent avec plus de succès, grâce à des ressources financières plus substantielles.

Nous sommes donc ramenés à notre question initiale: Quelle doit être l'action spécifique des religions dans la cité humaine ? Nous sommes aussi ramenés à la même réponse: à l'« un peu plus de Dieu », dont parle Pierre Schaeffer. Les religions et les croyants devraient s'adonner davantage au sédentarisme; elles devraient garder leurs tentes solidement fixées au sol de leur terre natale, se souciant « un peu plus » de l'expérience religieuse plus importante que l'expérience scientifique pour la santé de l'humanité. Pour employer un terme qui leur est familier, les religions ont elles-mêmes à se convertir.

Les remèdes au nomadisme

Peut-on suggérer des remèdes à ce nomadisme des religions ? Certains se contenteront de suggérer qu'il soit procédé à un réajustement de l'optique des croyants, à une réévaluation des tâches à entreprendre ou à refuser au sein des religions. Ainsi, par exemple, pourraient-elles se consacrer aux tâches délaissées par les autres. Tout cela demeure vague et général. Pour ma part, je serais radical, je prendrais les choses à la racine. Je voudrais que tous les théotechnocrates, tous ceux qui, par fonction, par vocation, — ou même par tempérament, ce qui peut arriver — parlent de Dieu, écrivent sur Dieu, font parler sur lui ou donnent aux autres des consignes au nom de Dieu, je voudrais que tous ces gens de bonne foi s'accordent — ils l'ont bien mérité — et accordent aux autres une année sabbatique au cours de laquelle ils refuseraient, même au prix de leur sang, d'exprimer le mot « Dieu ». Je voudrais, au surplus, qu'ils acceptent d'être dispersés pour le même laps de temps dans les solitudes du Nouveau Québec,

Elles ont trop souvent fait de Dieu un problème parmi d'autres, dont on parle, sur lequel on discute et on échange, l'objet d'un élégant babillage qui engage tout au plus le cerveau et les lèvres. Dieu, une idée au nom de laquelle et avec laquelle on résoud d'autres problèmes; un ustensile, en somme, et non pas une réalité vivante et mystérieuse que l'on cherche de tout son cœur. Avec le nomadisme des religions, Dieu — problème, idée ou mot — demeure à l'extérieur de l'homme et l'homme, en son intérieur, à distance de Dieu. Quand les religions deviennent nomades, des thèmes comme l'insertion du spirituel dans le temporel, la translucidité du charnel, ou, en termes plus savants, l'immanence de la transcendance, connaissent un réveil. Le cercle vicieux tourne sur nos têtes affolées. De quel spirituel fait-on l'insertion ? Quelle transcendance, sinon verbale et spéculative, soutient cette immanence ? Et, finalement, sommes-nous dans l'athéisme ou dans la foi ?

afin d'y découvrir ou redécouvrir le sens du mot « Dieu », tout en ne le prononçant jamais. Opération chirurgicale, on l'admettra ou, mieux, on le pensera. À vrai dire, opération conforme à l'esprit de toute religion. N'est-il pas au plus haut point révélateur de trouver dans la Bible, avant le livre de la *Sagesse*, un poème d'une fraîcheur unique, où se trouve relatée une expérience dont le contenu est à l'inverse du nomadisme: le *Cantique des Cantiques* ? Ce qui donne à entendre que le commencement de la sagesse se dessine à l'ombre du Bien-Aimé.

Après ces cures radicales, il est à penser que les vœux de M. Schaeffer seront comblés. L'« un peu plus » et l'« un peu moins » échangeront leurs places respectives. Religions et croyants échapperont à la hantise des nomadismes intempérants. Ils pourront se livrer à la paradoxale destinée qui est la leur, celle d'être nomades sans jamais quitter leur patrie.

L'avenir du sacré

par
Julien Harvey *

Au centre du *katimavik*, cette immense pyramide renversée ouverte sur le ciel au sommet du pavillon canadien de l'Expo, un concepteur génial a eu l'audace de placer une grande masse de céramique sur laquelle on a inscrit: « Nous ne nous attachons pas aux choses visibles, mais aux invisibles. Car les choses visibles passent, mais les invisibles demeurent éternellement. » C'est un texte de saint Paul: 2 Co 4:18. C'est là une extraordinaire affirmation spiritualiste, placée comme programme d'un pays qui se sait emporté dans un mouvement de sécularisation accélérée. Et c'est en face de cette affirmation que je voudrais tenter d'évaluer l'avenir du sacré.

D'abord posons quelques définitions indispensables. En premier lieu, le sacré n'est pas Dieu, ni la religion, ni la foi. *Dieu*, ou le Saint, c'est le tout-autre qualitatif et personnel, expérimenté comme force et comme valeur significative pour nous. *La religion*, c'est la structure réflexive d'attitudes, de sentiments, de croyances, de rites et de préceptes moraux qui se développe dans une communauté croyante à partir de l'expérience directe ou indirecte de Dieu. *La foi*, c'est l'abandon inconditionné de soi à Dieu. Nous pouvons maintenant définir le sacré: c'est le contenu psychologique de l'expérience du tout-autre, de Dieu; et, si on se place au niveau de ce qui provoque concrètement cette expérience, c'est le porteur du Saint — personne, objet, action, lieu ou parole.

Les données et les faits

Ceci posé, nous pouvons mieux décrire le conflit entre le sacré et la sécularisation, tel que nous l'expérimentons autour de nous comme phénomène, en nous comme attitude, et, éventuellement, comme volonté ou comme projet. *Le séculier*, c'est ce que nous expérimentons comme étant entièrement sous notre contrôle et responsabilité. Et *la sécularisation*, comme attitude, c'est la prise de conscience de notre entière responsabilité et de notre croissante maîtrise du monde; elle comprend nécessairement la prise de conscience de nos limites devant la mort et, par conséquent, la conscience de notre incapacité à réaliser notre désir ultime. Cette attitude sécularisante succède à une attitude sacralisante, où l'homme avait plutôt conscience d'une division de zones d'influence entre l'absolu divin et lui; au delà des domaines maîtrisés par l'esprit et la science, dans les vides de l'expérience, se plaçait spontanément la foi en un relai de l'action humaine par Dieu.

D'où une *crise du sacré*. Pratiquement toutes les enquêtes sérieuses dont nous disposons — et elles sont très

nombreuses — révèlent une éclipse du sacré dans la civilisation industrielle. Les deux seules zones qui semblent protégées, dans le monde occidental, sont l'Écosse et l'Irlande. Par ailleurs, un nombre croissant d'études récentes révèlent une vague de plus en plus haute, même si elle est marginale, de sacré à l'état sauvage, détaché des religions organisées; je songe en particulier au sacré qui se polarise autour des nationalismes, y compris le nôtre, autour des arts, du sport — je songe au rituel et au frisson sacré des jeux olympiques de Mexico — et, enfin, des mouvements de révoltés que sont les hippies, les enthousiastes des religions orientales, des drogues mystiques, de l'astrologie et du spiritisme. Dans la même ligne se situe la popularité des films d'horreur et d'une bonne partie de la science-fiction. Je tiens à ajouter qu'une série de plus en plus impressionnante d'études récentes révèle que l'expérience de Dieu à travers le sacré semble plus forte à mesure que s'élèvent le niveau de la culture et le standard économique d'un groupe.

Les conséquences

Ces observations me permettent de présenter maintenant une série de conséquences sous forme de *propositions*. Plusieurs d'entre elles devraient être élaborées, mais il me semble utile de les proposer en bloc, quitte à reprendre telle ou telle d'entre elles en une autre occasion.

- 1° La sécularisation comme processus a suivi le chemin du travail et de la science: d'abord la technique, puis l'économique, la politique et, enfin, l'histoire et la culture entière. L'expérience de la maîtrise du monde — et de nous-mêmes — comme objet a comme contre-partie la sécularisation.
- 2° Ce processus est déjà à l'œuvre dans la Bible elle-même. Le Pentateuque critique fortement un grand nombre d'expériences du sacré, comme nocives pour la vraie foi, et cela de façon croissante à mesure de l'avance du temps.
- 3° Les principales variables qui permettent d'étudier le processus de sécularisation sont: a) la place qu'occupe le besoin religieux dans la vie humaine, b) l'importance des intérêts politiques et économiques, c) la mobilité sociale et les communications, d) le développement de la pensée religieuse structurée ou l'évolution de la religion elle-même.
- 4° La psychologie moderne a accéléré le processus de sécularisation en critiquant les usages maladroits du sacré, en particulier son usage comme protection contre l'anxiété normale devant la vie, comme substitut de la responsabilité, comme voie vers le tabou.

* Professeur d'exégèse, Faculté de Théologie, Université de Montréal.

- 5° Le besoin du sacré ne périt pas pour autant dans la société technologique. Aujourd'hui comme auparavant, l'expérience de l'absolu divin médiatisée par le symbole est une composante essentielle de la maturation d'une personnalité adulte et autonome.
- 6° Le trait le plus significatif de l'expérience moderne du sacré est qu'on passe d'un sacré localisé dans certaines zones à un sacré de niveau. En d'autres termes, la même réalité quotidienne sera lue, en profondeur, comme porteuse du Saint et, à la surface, comme une réalité objective utile.
- 7° La situation actuelle ordinaire de l'homme technologique vivant en milieu urbain frustre cette expérience en limitant toute l'activité à la domination du monde comme objet. Si bien que l'expérience du sacré devient trop souvent un luxe réservé à la classe moyenne et supérieure, pour laquelle le loisir, les activités contemplatives et la culture esthétique demeurent possibles.
- 8° Les symboles sacrés traditionnels, qu'ils soient ou non directement reliés à une religion, sont devenus pour une large part inintelligibles en raison de l'usage croissant, pour des raisons techniques, d'un langage formalisé de type mathématique. Le seul langage encore porteur de symboles est le langage de l'enfance.
- 9° On pourrait étudier de façon précise cette dislocation des symboles en utilisant les quatre variantes suivantes: a) changement du rythme de la vie quotidienne, b) changements dans la perception du temps et de l'espace, c) changements dans le développement de la sensibilité et de la perception, d) changement de mentalité en raison des catégories différentes en usage dans l'école.
- 10° Le christianisme, tout comme la culture moderne, requiert un usage critique du sacré. À ce titre, l'expérience de critique du sacré à l'œuvre dans la Bible se continue, au point qu'une grande partie de l'expérience sacrée de l'homme de l'Ancien Testament est devenue aujourd'hui privée de sens.
- 11° Les éléments sacramentaires fondamentaux du christianisme constituent un usage minimal et très critique du sacré. Tout le reste a été ajouté par la vie de l'Église, opportunément sans doute, mais demeure révisible.
- 12° Une grande partie du sacré instinctif ancien est aujourd'hui récupéré par des organismes non religieux; ce sacré pré-chrétien continuera sans doute d'être polarisé par la politique, les arts, etc. Et le christianisme ne doit pas se tourmenter outre mesure à ce sujet.
- 13° Une bonne part de ce qu'on appelle parfois l'indifférentisme moderne s'explique par ce fait. Si l'homme urbain et technique est naturellement athée, l'homme paysan était naturellement païen. L'Église n'a pas à être le lieu où se concentrent toutes les expériences du sacré; il est même parfois heureux qu'elle ne le soit pas.
- 14° Le témoignage du christianisme dans le monde d'aujourd'hui doit savoir faire l'économie, dans une large mesure, de l'expérience du sacré. On insistera plutôt sur le minimum critique que représentent les sacrements et une liturgie dépouillée, mais sûrement orientée. On ne cherchera jamais à combler le vide ou les échecs de l'expérience par des expériences du sacré ou du merveilleux. Au contraire, on insistera sur l'acceptation, par le chrétien, de la vie humaine telle qu'elle est, y compris la radicale incapacité où nous sommes d'échapper à la mort et d'abolir nous-mêmes le mal en nous.

Et demain ?

Si on reprend maintenant la question de départ: Y a-t-il un avenir du sacré dans le monde chrétien de demain? je répondrai: Oui. Mais pour un sacré critique, alors que le sacré naturel continuera d'être largement récupéré par des mouvements profanes. Ce sacré sera de plus en plus une lecture en profondeur d'expériences humaines aussi accessibles — et même davantage — à l'homme du centre-ville qu'à l'homme d'avant nous, qui baignait dans un univers de symboles parlant de Dieu dans la nature et aux limites de la vie humaine. Ceci se fera si nous savons faire de la cité technologique un milieu où l'expérience de Dieu à travers des signes humains sera accessible aussi aux pauvres. Alors, nous pourrions continuer à écrire sur notre *katimavik* national que « nous ne nous attachons pas aux choses visibles, mais aux invisibles qui demeurent éternellement ».

Norman Specialties, Inc.

ROSAIRE DESNOYERS, PRÉS.

Ameublement et accessoires de bureau

261 est, rue Craig, Montréal — 861-9879

Les chrétiens et l'engagement politique

par

Jacques Grand'Maison *

J'ai présenté, dans un précédent article (*Relations*, novembre 1969: 293-296), un rapide survol des idéologies provisoires qui animent chez nous la vie socio-politique et la communauté ecclésiale. Au terme de ce sommaire exposé caractérisant brièvement les principes idéologiques présentement à l'œuvre dans le Québec, je posais la question d'une possible articulation, par le chrétien d'ici, de deux ordres d'activité en deux univers qui risquent de demeurer parallèles et sans rapports entre eux. C'est au sujet de cette question que je voudrais aujourd'hui présenter quelques réflexions complémentaires.

Importance des projets nettement définis

Le néo-nationalisme me semble devenu chez nous, au plan politique, le catalyseur capable d'amener les individus et les groupes à se situer idéologiquement dans l'ensemble de la situation québécoise. Que son projet soit utopique ou non, il offre, malgré ses impondérables (économiques surtout), le profil le plus net de la société à laquelle nous aspirons collectivement. Et il nous rappelle que les réformes partielles d'ordre éducationnel, social ou économique doivent s'inscrire dans un plus vaste projet politique. Par là, il oblige les idéologies divergentes à s'explicitier.

Du côté de l'Église, l'absence d'un semblable projet — ou de plusieurs projets — rend difficile l'identification de véritables familles spirituelles. Les tentatives inchoatives d'identification aboutissent à des catégorisations sans consistance: jeunes et vieux, avant-gardistes et intégristes, contestataires et conservateurs, modernistes et traditionalistes (comme dans l'étude de Colette Moreux).

Par ailleurs il existe une remarquable convergence dans les conclusions de la plupart des études portant sur les attitudes religieuses chez nous: indifférence, superficialité de la foi et de l'appartenance à l'Église, absence de points de repère fermes et articulés. Savons-nous ce que nous voulons? Savons-nous même ce que nous cherchons? Guère, comme le manifeste l'impuissance des réformes de structures à redonner vitalité à la communauté des chrétiens et à ses institutions. L'aqueduc a une nouvelle tuyauterie, mais l'eau se fait de plus en plus rare et les hommes restent loin des sources.

Depuis quelque temps, certains voient l'avenir de l'Église dans le projet des communautés de base, dont j'ai déjà parlé. Celles-ci permettraient de récupérer des dynamismes évangéliques qu'une trop lourde institution avait étouffés. Jusqu'à tout récemment, je me suis rebiffé en face de cette nouvelle tendance — dont le projet comporte

* Sociologue et professeur à la Faculté de théologie, Université de Montréal.

une nouvelle vision de l'Église et une révision de toutes ses composantes — à cause de ses fondements idéologiques et théologiques encore peu clarifiés. Il reste qu'un tel projet, s'il s'affirme avec énergie, pourrait jouer un rôle de catalyseur pour mieux dégager des styles d'expérience chrétienne et des modèles ecclésiologiques que nous n'arrivons pas à définir et à mettre en œuvre de façon lucide et cohérente.

La multiplication et la fluidité croissante des idéologies dans notre société ont un retentissement chez les croyants et dans l'institution ecclésiale elle-même: tous ne font pas la même lecture du message chrétien, n'accroissent pas les mêmes valeurs. Que cela plaise ou pas, il faudra songer à des formes d'Église diversifiées. Certains partisans de la communauté de base recherchent subrepticement un nouveau modèle ecclésiologique tout aussi monolithique que celui d'autrefois. Mais le Montréalais de 1970 n'appartient pas au même univers que le Corinthien du temps de saint Paul, même si l'un et l'autre doivent vivre un évangile identique. Tout comme l'indépendantiste québécois d'aujourd'hui ne vit ni ne peut vivre sous l'ancien régime français. Par delà Vatican II, faudra-t-il traverser les siècles et rejoindre le concile de Jérusalem pour comprendre que la communauté nationaliste judéo-chrétienne avait des réflexes fort semblables à beaucoup des nôtres?

Politisation profane et privatisation religieuse

Le néo-nationalisme a contribué, avec d'autres idéologies politiques, à nous *politiser*, à nous faire prendre conscience de la dimension politique des divers secteurs de notre vie. On semble avoir suivi, dans l'Église, un chemin inverse: se repliant sur un terrain de plus en plus étroit, l'engagement chrétien s'est «privatisé» au point de devenir, dans une sorte de *no man's land* au cœur de la cité, affaire de conscience individuelle ou, au mieux, de cercles intimistes derrière les enclos de fabrique. Bref, une religion pour les temps libres, pour les rites de passage et la trempette dominicale, pour les milieux domestiques, loin de la place publique et des grands circuits de la vie collective.

Inutile de dire ici ma crainte de passer de la chrétienté à la communauté de base en faisant l'économie de la place publique, des multiples expressions de la vie populaire, de ses rassemblements, de ses effervescences, de ses débats et luttes qui engagent le présent et l'avenir. Le Seigneur, qui apportait un salut collectif, a été un personnage public, présent à la vie de son peuple. Je me demande si nous ne cherchons pas à nous constituer en secte, sans avoir le courage sectaire du témoignage.

Pour nous défaire de la chrétienté et du cléricisme, de l'idéologie unitaire où nationalisme et catholicisme semblaient indissolublement mariés, nous avons mieux distingué le spirituel et le temporel, l'Église et l'État, la religion et la politique, l'apostolat et l'engagement social. Il s'agissait de les libérer l'un de l'autre, pour mieux assurer l'accomplissement de leurs tâches respectives. Mais voici que les frontières semblent s'estomper de nouveau.

Agir « en chrétien » ou « en tant que chrétien » à l'intérieur de son option nationaliste ou socialiste: cela n'apporte pas grand lumière sur les implications chrétiennes d'un engagement politique. Soutenir, avec Paupert, que le socialisme ou la démocratie seront évangéliques ou ne seront pas, apparaît une résurgence des confusions d'autrefois. Refuser de mettre l'Église à la remorque d'un objectif ou d'une formation politique, ou à l'enseigne d'une idéologie particulière, ne résout pas le problème des modalités de sa présence et de son action dans une société donnée. Renvoyer les chrétiens à leurs responsabilités individuelles et à leur liberté d'option équivaut parfois à se laver les mains à la façon de Pilate. Car nous savons bien que l'Église officielle véhicule une idéologie politique implicite quand elle condamne, par exemple, l'engagement révolutionnaire des militants chrétiens d'Amérique du Sud, quand elle fait des pauvres des sujets de droits, mais non des artisans de libération. Et que d'arrangements en coulisse ont permis aux « hommes d'Église » de fuir de graves responsabilités politiques: cette histoire n'est pas à refaire ici, mais elle garde sa leçon. N'oublions pas que c'est la politique qui a donné naissance à la première Église d'*underground* !

Foi chrétienne et engagement politique

C'est lorsque nous faisons face à des options politiques concrètes que nous mesurons la pauvreté de la réflexion chrétienne en la matière. Les récents travaux de « théologie politique » restent bien vagues et abstraits; ils ne disent pas grand chose sur les rapports par exemple entre nationalisme et catholicisme, sur l'adhésion à une idéologie profane donnée, sur les implications chrétiennes d'une action politique radicale. Si je m'en tiens aux orientations actuelles du magistère, ma foi et mon appartenance à l'Église me semblent bien incompatibles avec une pensée et une action de type révolutionnaire. Ainsi, une certaine conception essentialiste de l'ordre, dans la pensée catholique, nous éloigne des luttes concrètes et des conflits réels, si bien que les grands efforts de libération politique restent pratiquement étrangers à la dynamique de libération propre au christianisme. Là où un certain rapport est vécu, éclate le divorce, à l'intérieur de la communauté chrétienne, entre les dynamismes charismatiques des chrétiens « engagés » ou « prophétiques », d'une part, et les structures et les autorités officielles, d'autre part. Nous retrouvons ici cette absence de critique déjà notée — des fondements idéologiques sous-jacents aux attitudes prises de part et d'autre. Cette absence laisse libre cours à la fois aux fausses politisations de la foi chrétienne ou de l'Église et aux démissions subtiles que nous connaissons.

Par ailleurs, entre les maquettes de la doctrine sociale de l'Église et nos libres déterminations, nous sentons le besoin d'un partage — sur une même longueur d'ondes ecclésiale — avec des frères croyants qui connaissent des défis semblables aux nôtres, dans la recherche d'une explication plus cohérente de nos expériences spirituelles et profanes et de leurs rapports possibles. On tente de bâtir des théologies de la violence, de la révolution ou de la libération nationale, avec une culture et une *praxis* politiques bien pauvres et avec un équipement doctrinal qui ignore les critères de discernement spirituel des dimensions politiques. Nous avons peine à inventer une éthique réaliste et capable d'éclairer nos grands projets collectifs à la lumière de l'évangile. Comme le disait F. Dumont: passerons-nous indifféremment du Christ objet de conscience au Christ *guerillero* ?

Vers l'articulation d'une maturité politique et chrétienne ?

Comment l'Église, des groupes de croyants ou des individus chrétiens vont-ils se situer dans l'éventail des diverses options politiques de notre milieu ? Et à partir de quels critères ? Évidemment, nous n'en sommes plus aux collusions d'autrefois, même si elles restent bien près de nous. La méditation finale exercée par Mgr Roy lors de la grève d'Asbestos, dernière entente explicite entre le haut-clergé et l'*establishment* anglo-saxon par delà même nos propres pouvoirs politiques, marque sans doute la fin d'une époque. Personne — ou presque — ne songe plus, chez nous, à la fondation d'un parti chrétien et les nationalistes ou les fédéralistes qui veulent utiliser la religion ou l'Église pour leurs fins politiques sont vite dénoncés. Mais les questions que nous avons soulevées ne sont pas pour autant résolues.

Quel jugement politique et quel discernement spirituel porterons-nous sur la privatisation du christianisme chez nous, sur certaines idéologies politiques qui deviennent des substituts de religion, sur la présence des croyants, des communautés chrétiennes et de l'institution religieuse — ecclésiale — dans une société acculée à des options décisives ? Nous contenterons-nous de jouer les sentinelles à la porte de la cité, sans participer vraiment aux conflits et aux ultérieurs aménagements ? Au moment où tous les problèmes révèlent leur dimension politique, la démission des chrétiens au plan politique devient particulièrement grave.

Je n'ai pas apporté réponse aux questions que j'ai moi-même soulevées. Mon exposé constitue donc surtout une invitation. Peut-être aura-t-il aidé aussi à mieux poser les questions en élucidant des préalables jusqu'ici laissés dans l'ombre, à savoir les soubassements idéologiques des attitudes et comportements politiques et religieux chez nous et les exigences, pour un engagement chrétien en politique qui soit valable, d'une articulation d'une conscience politique cohérente et d'une conscience chrétienne bien différente des *praxis* et expériences chrétiennes privilégiées dans notre milieu. Demeurent, au terme, les questions. Et l'invitation à chercher ensemble à y répondre.

Efficacité et participation: deux éthiques?

par

André Manaranche *

Réalisme et utopie

Dans tous les domaines, mais surtout dans le socio-économique, se pose aujourd'hui, d'une manière toujours plus aiguë, le problème de l'efficacité et de la participation: deux visées dont on apprécie la justesse, mais qui s'avèrent à l'expérience difficilement conciliables. Comment à la fois *rationaliser* une décision — ce qui suppose un petit nombre de compétences bien informées, qui doivent pouvoir se servir du secret et réagir promptement à l'incitation de la conjoncture — et *partager* cette décision avec le grand nombre des intéressés, moyennant une divulgation et des risques de lourdeur? Comment allier le recours à la *technocratie* et la ferveur pour la *démocratie*? le techniquement possible et le politiquement souhaitable?

Ce qui complique la situation, c'est que ces deux sensibilités se sont, en fait, durcies en deux éthiques, lesquelles, maniées par deux antagonismes pour les besoins de leur cause respective, n'échappent pas toujours à l'idéologie au sens de Mannheim, c'est-à-dire au discours auto-justificatif qui éveille le soupçon.

* André Manaranche, S.J., professeur d'éthique sociale à l'Institut catholique de Paris, est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Y a-t-il une éthique sociale chrétienne?* (Paris, Editions du Seuil, 1969. — On trouvera la recension de cet ouvrage ci-dessous, p. 125.)

L'éthique de l'*efficacité*, dont Max Weber a cru trouver le terreau dans la théologie puritaine, et qui a proliféré depuis dans bien d'autres sols, réquisitionne à son profit la valeur élémentaire du réalisme. Dans une période d'expansion, dont le rythme accéléré est qualifié d'inéluctable, et où les contraintes obligent à un jeu très serré, une réussite méritoire, sanction d'une administration consciencieuse et saine, n'est-elle pas la seule manière de servir vraiment? Non pas de servir « l'Homme » abstrait, ainsi que l'affectionnent les irresponsables, mais au moins « des hommes », aussi profondément et aussi largement qu'il est possible? Plus encore, ne découle-t-il pas de la situation présente, marquée par la compétition des personnes et par le déroulement inexorable des processus, un *devoir* d'être efficace, c'est-à-dire, au sens le plus rigoureux de cette expression traditionnelle, de « faire » le bien pour quelques-uns au lieu de le rêver pour tous, même si l'avancée du fleuve abandonne inévitablement sur ses bords des « marginaux »? Délaissant délibérément une éthique périmée, que condamne son inaction même, ne faut-il pas parler aujourd'hui, avec un certain nombre de revues, de « morale de survie », qu'il s'agisse d'économie, de démographie, ou d'autres domaines encore? Ou alors, qu'a-t-on de mieux à proposer?

Mais les tenants d'une « société responsable » — un concept de philosophie sociale qui a la faveur, aujourd'hui comme hier, de la réflexion protestante — n'acceptent pas ce raisonnement sans de sérieuses objections. D'abord parce qu'ils tiennent en grande estime cette « utopie » — un mot qui connaît aujourd'hui un regain de bonheur —

pour la parenté étroite qu'elle a avec le Royaume de Dieu et avec les aspirations de la plupart des hommes. Utopie, c'est-à-dire horizon dynamique, dont on sait bien qu'il n'existe nulle part, en aucun lieu (*u-topos*), mais qui exerce la fonction de provoquer nos rationalités étroites, non pas vers l'arrière d'un mythe d'origine, mais vers l'avant d'un sens à construire, à construire tous ensemble et pour tous.

Les fervents de la participation ne se laissent nullement impressionner par ces contraintes que l'on verse trop vite au compte de la « raison ». Ils font d'abord remarquer que la rationalité est *relative* au système de valeurs dans lequel elle s'enferme; que la décision, même soigneusement mathématisée, même confiée à cette science que l'on commence à nommer « praxéologie », se réfère à des critères subjectifs susceptibles d'être jugés: quelles sont les priorités adoptées, quels sont les coûts consentis, et qui les supporte? Pour reprendre les termes de Jean Fourastié, n'y a-t-il pas toujours des « décisions-options », alors qu'on voudrait nous faire croire à de mirifiques « décisions-solutions »?

On va plus loin encore: que vaut cette rationalité au regard même de la raison qu'elle invoque? N'est-elle pas foncièrement *conservatrice*, c'est-à-dire braquée sur ce qu'elle sait présentement résoudre, hors de toute imagination créatrice, et sur cela seul qu'elle a envie de résoudre, hors de toute mise en question? Et c'est le graffiti bien connu: « Soyez réalistes, demandez l'impossible. » D'ailleurs, si elle était ce qu'elle prétend être, soulèverait-elle cette *violence* qu'elle provoque un peu partout, une violence qu'elle accuse de déraison et qui, au contraire, dénonce sa déraison à elle?

Cynisme machiavélique et pessimisme esthétique

Parvenus à ce point de l'affrontement, nous apercevons alors combien l'une et l'autre de ces deux attitudes, si on les exaspère, sont — quoi qu'elles disent — le contraire d'une éthique. La première risque (et ce verbe est un euphémisme !) cet *a-moralisme* qui prend sa source dans un positivisme épais, et dont la traduction politique est le machiavélisme, ou toute autre forme de cynisme; la physique sociale est plus forte que les libertés, et c'est cette « mort de l'homme » dont on commence aussi à parler depuis celle de Dieu (il serait temps de voir d'où

vient aujourd'hui la menace, au lieu de s'attarder au XIX^{ème} siècle). La seconde attitude, si elle se fait purement contestataire, frise ce qu'on a appelé un « *pessimisme esthétique* »: on se complaît à camper à l'horizon, comme les millénaristes de tous poils, une Jérusalem céleste qui ne sort pas de l'imaginaire, et vers laquelle on ne prévoit aucune voie d'accès. À ce degré, l'utopie est devenue du même coup une u-chronie, c'est-à-dire une négation du temps: on nie le passé en fermant un sas en arrière de soi, on fuit le présent pour ne pas avoir à s'y engager de façon responsable, on redoute l'avenir à faire en se contentant de l'imaginer et en comptant sur je ne sais quel dé clic.

Entre la mécanique et le rêve : l'affrontement des libertés et des projets

L'éthique est à égale distance de la mécanique et du rêve. Elle anime dans l'aujourd'hui des libertés qui ont quelque chose à faire, et qui acceptent humblement une situation toujours quelque peu « tragique », c'est-à-dire pour laquelle il n'y a pas de modèle préexistant qu'on pourrait se contenter de copier, ni de bonne conscience absolue qui ne tremperait pas dans une certaine violence, ni d'idéologie omnisciente pour rassurer de sa dialectique imperturbable qui a tout dirigé d'avance.

Les hommes, aujourd'hui, se trouvent devant une double tâche, l'une et l'autre susceptibles de relever d'un jugement de type spirituel. La première concerne l'élaboration de *projets* précis, englobant les divers travaux d'humanisation du monde, avec la prévision du devis; les slogans ronflants ne trompent plus guère qu'une clientèle électorale passive, plus soucieuse de se rassurer (sur son jugement de toujours, sur

l'« ordre ») que de faire avancer les choses; les utopies, au delà de leur fonction bénéfique, risquent de devenir la sécrétion d'impuissants, prenant les cris pour des actes et aboyant souvent, la bouche pleine, contre la société de consommation.

La seconde tâche porte sur le *choix des voies d'accès*: c'est le politique au sens strict. Car l'élaboration de solutions, même si ces dernières sont de grande qualité, ne suffit pas à les faire reconnaître d'emblée comme bonnes. Il y faut le jeu de l'affrontement des libertés, avec ce que cela suppose de dialogue et donc de compromis. Seul le technicien pur se laisse prendre à ce que Bertrand de Jouvenel appelle le « mythe de la solution », et croit pouvoir l'imposer de façon directive. Il n'est pas nécessaire d'être versé en psychosociologie pour savoir que la vie en société se déroule suivant une tout autre dynamique. Le résultat est peut-être moins parfait, mais il a été confectionné par tous. C'est à ce niveau que nous pouvons surmonter le dilemme apparent

du titre: car, au plan politique, il ne peut y avoir d'efficacité que dans la participation. Le technocrate le plus génial se brisera toujours les dents sur la conscience active des citoyens, à moins que, par des procédés de coercition policière ou l'intensification d'une société de consommation dépolitisante, on ne parvienne — un temps ! — à juguler l'exercice de la liberté. (Le deuxième procédé est encore plus sournois, plus anéantissant que le premier.)

La décision ne sera donc reconnue comme rationnelle que si, à tout moment et à tous les niveaux, les hommes sont intégrés, selon des procédures à mettre en place progressivement, à ce qu'on pourrait nommer sa confection démocratique. Et ici, toutes les idéologies ont à s'examiner, quelles qu'elles soient, la technobureaucratie ayant aussi ses versions socialistes.

Le drame de notre société (qu'elle soit civile ou ecclésiale d'ailleurs), c'est qu'elle est « condamnée » à la recherche du sens et à une communion sans cesse conflictuelle, moyennant un éveil constant de la liberté: une liberté informée, dialoguante, courageuse, créatrice. Elle sera spirituelle, ou elle chutera. Après tout, n'est-ce pas là, au regard de la foi, l'enjeu même de notre vocation? Il n'y a pas de vrai milieu entre le dépassement et l'inhumain.

Provost

Réparations d'automobiles
de toutes marques

Débossage
Soudure électrique — Peinture

Équilibrage des roues

Pièces et accessoires

PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée
8305, boul. St-Laurent 387-7133

Je ne puis juger de mon ouvrage en le faisant; il faut que je fasse comme les peintres, et que je m'en éloigne; mais non pas trop. De combien donc? Devinez.

PASCAL.

Érotisme, morale et esthétique

par
Marcel Marcotte

L'érotisme a deux visages qu'il faut apprendre à distinguer pour ne pas les confondre dans le même opprobre ou la même louange. Entre l'érotisme robuste ou délicat d'un artiste authentique et l'érotisme malingre ou trivial d'un corrupteur patenté, il y a toute la différence du monde. De cette différence, la morale et la loi doivent tenir compte sous peine de tomber en disgrâce et en désuétude; de ne plus jouer, en fin de compte, auprès des foules, et même auprès de la majorité des bien-pensants, le rôle salubre qui leur revient en propre. À force d'entendre crier au loup sans que le loup y soit, on finit par dormir même quand le loup y est.

Mais l'ambiguïté est tenace et le discernement difficile. Le répertoire des choses, des paroles et des gestes de l'amour charnel est étroit et monotone.

À première vue, on pourrait croire — et l'on croit, de fait, très souvent — que, la matière du discours érotique étant, somme toute, la même pour le pornographe que pour l'artiste véritable, la différence de traitement formel de l'un à l'autre n'a pas beaucoup d'importance. Et sans doute n'en a-t-elle guère aux yeux de l'innocent, pour qui rien n'est impur, aux yeux du libertin, pour qui tout est souillé. Mais l'homme moyen, l'homme de la foule, « ni ange ni bête » comme chacun sait, est tout ensemble gaillard et vulnérable. L'érotisme, de soi, n'a rien pour l'effrayer, ni le corrompre, ni le scandaliser; dans le meilleur des cas, il peut même en tirer plaisir et bénéfice. Mais la pornographie, souvent, le révolte ou le désespère; parfois aussi, elle le trouble et le séduit. C'est cet homme moyen, jeune ou moins jeune, qu'il s'agit d'éduquer pour qu'il apprenne à faire, parmi les matériaux érotiques, des choix lucides et pondérés, pour qu'il mette la paille au feu et le bon grain à l'abri.

L'éducation morale à l'érotisme passe par l'éducation à la beauté

La révolte érotique relève-t-elle de l'art ou de la politique? À cette question, répondent, selon des perspectives différentes et dans des langages différents, l'étude ci-contre de Marcel Marcotte et le film de Jean-Pierre Lefebvre, « Q-bec my love », analysé plus loin par Yves Lever.

Et là, bon gré mal gré, l'éducation du sens moral débouche dans l'esthétique. Non pas que tout ce qui est beau soit moral, ni que tout ce qui est moral soit beau: l'art a ses catégories, ses règles, ses jugements, qui ne coïncident pas, en tout point, avec ceux de la morale. Néanmoins, la beauté ou la laideur ne sont pas de simples accidents du discours érotique; elles font partie de sa substance et en affectent profondément la signification. Dans la mesure où cette signification est perçue, le sens, la portée et l'influence du message que l'œuvre véhicule changent de signe. Tandis que, pour l'œil et l'esprit incultes, le morceau d'érotisme, réduit à ses apparences libidineuses, frappe d'emblée comme une provocation et constitue, proprement, un scandale, les initiés, attentifs et sensibles par-dessus tout à la beauté des formes ou du langage, peuvent n'éprouver, à la limite,

qu'émerveillement ou consternation d'esthète. À la limite, dis-je, car les professionnels, ici, sont rares, et l'érotisme, pour la plupart des gens, ne sera jamais pleinement exorcisé. Mais, à proportion où, grâce à une éducation sérieuse du sens artistique, quelqu'un devient capable de pressentir et de capter, sous le voile des images ou des paroles érotiques, le secret de beauté qu'elles cherchent à communiquer, l'érotisme, pour lui, perd de sa virulence. « Si ton œil est pur, tout ton corps s'illuminera. »

Dans cette optique, l'évaluation morale des productions érotiques doit tenir compte, pour chacune, de la possibilité qu'elles offrent — ou n'offrent pas — à l'homme moyen, suffisamment éduqué, de prendre vis-à-vis d'elles une certaine « distance psychique », de les tenir, si j'ose dire, à bout de bras pour que, par delà les détails scabreux, l'intérêt s'attache à la totalité humaine

dans laquelle ces détails s'inscrivent et prennent leur vrai relief. Là où l'œuvre est construite de telle sorte qu'elle abolit ou réduit au minimum cette distance psychique, qu'elle en arrive, à force d'insistance, de précision, de lourdeur, à emprisonner l'esprit dans les sens, à interdire toute évasion dans l'imaginaire, l'érotisme se dégrade et bascule dans la pornographie.

On a le droit de conclure, à ce moment, que l'œuvre est immorale. Immorale parce qu'apte, de soi, à scandaliser et à corrompre, à « offenser les bonnes mœurs », comme on a coutume de dire. Mais il s'agit là d'une qualification extrinsèque qui, en tant que telle, ne relève pas immédiatement des catégories dans lesquelles, à tort ou à raison, le pornographe se réfugie. Pour le débuser, au besoin, n'est-il pas de

bien meilleure pédagogie de descendre sur son terrain et de le combattre, à visière levée, avec les armes de son choix ? La pornographie est immorale, c'est entendu. Mais elle l'est, intrinsèquement et avant tout, parce qu'elle est inesthétique, qu'elle humilie, offense et corrompt le goût, qu'elle constitue, au plan de l'art, un ratage et une trahison. Voilà, dans le procès de l'érotisme, le point critique où, en fin de compte, il faut toujours porter le débat. Censeurs et juges, encore qu'ils s'en défendent, sont forcés de faire cas, dans leurs décisions, d'une « certaine sensibilité », d'un « certain talent » de l'artiste. Pourquoi le moraliste, l'éducateur, à l'heure où les impératifs catégoriques perdent leur cote d'écoute, n'auraient-ils pas le droit — et le devoir — de se déterminer aussi en fonction de considérations esthétiques ?

L'exubérance érotique peut être un instrument de moralisation

Il y a dans l'érotisme plus de nuances que sur le cou de la colombe. Pour la commodité de l'exposé, j'en distinguerai, par ordre croissant de virulence, trois variétés principales.

La première est celle de *l'érotisme d'exubérance* tel qu'on le trouve, à l'état pur, dans l'art des primitifs où, par insertion dans les rites de fertilité et les cultes phalliques, il participe du sacré. C'est l'érotisme du Livre d'Osée et du Cantique des Cantiques, des temples de l'Inde et des cathédrales gothiques, de la statuaire des Grecs et des nus de Rodin, d'Aristophane et de Rabelais, de Michel-Ange et de Picasso, de Bergman, Renoir et Antonioni, de tous les grands artistes qui, par la parole ou l'image, ont payé tribut, le long des âges, à la sexualité, à l'amour, à la beauté du corps humain. C'est aussi, comme une longue tradition le démontre, l'érotisme souverain des mystiques chrétiens. De Thérèse d'Avila, par exemple, qui écrit dans une lettre :

Tandis que je reposais sur son cœur, Dieu me soutenait de sa main droite en me couvrant de sa main gauche. Si bien que je me sentais logée dans un jardin de délices où le jour éternel luit sans fin,

où les plaisirs ne s'épuisent jamais, où l'époux et l'épouse sont à cœur ouvert et trouvent leur bonheur à reposer l'un dans l'autre.

Dans *l'érotisme d'exubérance*, tout est clarté, verdeur, enthousiasme et joie de vivre. Et tout est pureté, si j'ose dire. Car les œuvres de cette veine ont beau regorger de sensualité, cette sensualité, au fond, n'est jamais malsaine. Ou elle ne l'est que pour ceux qui, captifs de leurs sens, ne sont pas capables d'accéder, par eux, à la réalité spirituelle que, tout ensemble, ils révèlent et dissimulent. Que cette incapacité soit le fait d'un grand nombre ou même de la majorité, comme les puritains et les iconoclastes ont l'air de le penser, c'est possible. Mais, au lieu d'en conclure que l'érotisme est à bannir absolument et pour tout le monde, pourquoi n'y pas voir une raison de procéder, d'urgence, à la mise en place de mécanismes éducatifs aptes à combler, dans l'âme populaire, l'écart tragique entre la vie des sens et la vie de l'esprit ?

La révolte érotique relève-t-elle de l'art ou de la politique ?

Au second rang, je place *l'érotisme de révolte* qui, à l'heure de la contestation, sature le roman, le théâtre, le ci-

Cette éducation doit reposer, pour l'essentiel, sur un criblage des œuvres. Un criblage où l'exubérance érotique a droit, assurément, à un traitement de faveur. Non pas qu'elle soit sans danger pour l'homme moyen, ou même pour l'initié dès qu'il abaisse sa garde : divinisé par les poètes, Eros demeure un compagnon redoutable, qui peut, à l'improviste, porter de mauvais coups. Mais ce danger ne doit pas être exagéré. Les satisfactions que l'art procure sont, par définition, de l'ordre du symbole. Si l'érotisme y occupe tant de place, c'est peut-être qu'il en occupe, paradoxalement, assez peu dans la vie. Trop peu, en tout cas, pour répondre — surtout dans la jeunesse — aux immenses besoins du cœur humain. Ce que l'homme ne peut obtenir en réalité, l'art s'entremet pour le lui procurer en figure et en songe.

Je m'en allais, les poings dans mes
poches crevées...
Oh ! là là, que d'amours splendides
j'ai rêvées !

RIMBAUD.

La pornographie est provocante et tournée vers l'action ; elle chatouille ou exaspère le désir pour qu'il se mette en marche vers son objet et trouve, dans la possession, son accomplissement provisoire. L'art érotique, à l'inverse, est contemplatif par essence. Bien loin de fouetter le désir, il le décanté et le transfigure. Dans l'éblouissement de la beauté, la luxure même s'éclaire. Aristote, à ce propos, parle de *catharsis* et Freud, de *sublimation*. Les deux notions se correspondent. Par la fonction vicariante et compensatrice qu'il remplit à l'égard des requêtes de l'amour sexuel, par la vertu qu'il possède d'assumer, d'élever et d'exaucer les désirs au plan du rêve, l'art érotique est — ou peut devenir — un puissant agent de moralisation. Quand la flûte de Pan résonne, les bonnes gens s'alarment, mais c'est peut-être quand elle se tait que Satan saute dans la danse.

néma et la chanson. C'est celui qui, délibérément ou non, bat en brèche les « bonnes mœurs » et l'orthodoxie sexuelle. Il pose déjà un problème plus grave. Les hommes, depuis toujours,

sont conscients du caractère explosif de l'instinct sexuel et des périls auxquels la société s'expose quand, libre de contraintes, il suit sa pente et glisse dans l'anarchie. Pour l'appriivoiser et le mettre, suivant sa vocation obvie, au service du renouvellement quantitatif et qualitatif de l'espèce, ils ont cherché, à grand renfort de pressions morales et juridiques, à le canaliser tout entier vers les accomplissements du mariage et de la famille. Cette domestication nécessaire est, jusque chez les primitifs, une pièce essentielle de l'ordre établi. Elle résulte, au plan de la morale, dans une collusion entre l'éthique et la politique; au plan de l'art, dans un système de conventions qui sont, comme en Russie soviétique, d'autant plus rigides et tatillonnes que le pouvoir se veut plus fort. Contre ces conventions, l'*érotisme de révolte* proteste. En bousculant les protocoles artistiques, il défie du même coup l'autorité politique, la morale officielle et l'Académie. C'est de la même griffe qu'Emile Zola a écrit *Nana*, « le poème des désirs du mâle », et *L'Assommoir*, réquisitoire contre l'injustice de la condition ouvrière; de la même plume qu'ont coulé les mots rageurs d'André Gide: « Familles, je vous hais... » et les confidences de *Corydon*. Ainsi Boccace, naguère, contestait-il le pouvoir temporel du pape en associant moines et nonnes à de drôles de jeux. Paul IV, bon prince, les remplaça dévotement par des laïcs et la farce, du coup, fut réhabilitée. Mais l'histoire ne dit pas que Boccace fut content: sa mise en scène originale avait plus de piquant.

Et voilà, pour les œuvres du même cru, tout le problème: partagées entre l'art et la politique, elles sont toujours en porte-à-faux. Honnies par les uns, admirées par les autres, leur sort, des deux côtés de la barricade, se décide souvent d'après des critères impurs, où l'esthétique compte pour peu. Ce n'est pas toujours la faute de l'artiste. L'*érotisme*, qu'il soit de *révolte* ou d'*exubérance*, n'est pas féru de légitimité. Entre Tristan et Yseult, s'il n'y avait pas cette épée implacable, l'histoire de leur amour serait sans intérêt. La réussite de l'*érotisme* tient, en partie, à sa valeur de choc. Le poète regarde le monde avec des yeux frais et le dépeint,

sans réticence, tel qu'il le voit. Ainsi l'exige sa liberté créatrice. Mais cette vision originale et cette peinture inédite, dans le domaine de l'amour, a mille chances contre une d'être — matériellement — en conflit avec la morale reçue. Et cela, même contre le gré du poète, pour la simple raison que, dans un monde où règne le péché, l'amour humain — celui qu'on chante comme celui qu'on vit — en porte toujours le stigmaté. C'est là, précisément, que le bât blesse. Car ce stigmaté, honteux ou glorifié, l'*érotisme de révolte* s'en fait une arme pour lutter contre les pouvoirs établis. Contre l'État, l'Église, la bourgeoisie, l'opinion. Il fausse les règles du jeu en donnant à l'*érotisme* une teinte politique que « l'amour couleur de chair » ne connaît pas; en le chargeant d'un message qui échappe, comme tel, aux catégories esthétiques. L'art n'a rien à voir avec la propagande, et le poète qui prêche devient vite ennuyeux, étalât-il en son discours les charmes ambigus de la révolution sexuelle. Ce n'est pas seulement la morale « bourgeoise », alors, qu'il insulte, c'est le bon goût. En quoi il donne la main au puritain qui abolit, pareillement, la nécessaire « distance psychique » entre l'objet et le sujet de la contemplation artistique lorsqu'il exige, lui, que l'*érotisme*, dans toutes ses démarches, respecte les conventions jusqu'au scrupule. L'artiste n'a pas mission de démontrer, mais de montrer; ni de convaincre, mais de faire

voir, entendre et sentir. Il ne dit pas ce qui doit être, mais, à sa façon inimitable et profonde, ce qui est. « Le poète, dit Philip Sydney, ne ment pas, car il n'affirme rien. » En choisissant de montrer tel objet, évidemment, il agit sur le sujet qu'il convie à le regarder. Mais cette influence, par la médiation de la beauté, n'est qu'indirecte; elle ne vise pas à transformer les mœurs, mais à enrichir la vision du monde et de la vie. Une œuvre d'art érotique, pour parler bref, n'est pas un manifeste. Sitôt qu'elle le devient, le risque est gros qu'elle se dégrade en pornographie.

Les rebelles, d'ailleurs, inclinent à exagérer l'importance de la contribution de l'*érotisme de révolte* au progrès social. La société a besoin de changement, mais aussi de stabilité, surtout dans un domaine où l'égoïsme des individus a tant besoin d'être tenu en bride. Les artistes se font ingénument les avocats du diable pour déranger, au nom des valeurs ésotériques qu'ils cultivent, l'équilibre fragile de la culture et des mœurs populaires. Pour dégrossir la masse, faut-il donc la traumatiser? Il doit bien y avoir, pour les romanciers, les poètes, les cinéastes, un juste milieu entre le conformisme sommaire qui exclut l'*érotisme* au nom du bien public, et l'individualisme hautain qui se fait gloire de planer au dessus de « la loi du troupeau ». Ce moyen terme, je pense, fixe à l'art érotique sa norme, sa mesure et son lieu.

Les perversions de l'érotisme débouchent dans la pornographie

Vient au troisième et plus bas rang, pour la qualité morale et esthétique, l'*érotisme de perversion*. Je ne lui accole pas cette étiquette seulement — ou avant tout — parce qu'il se meut complaisamment dans le canton des anomalies et des pathologies sexuelles. Des cendres de *Sodome et Gomorrhe*, Marcel Proust a fait jaillir, à force d'élégance et de tendresse, une œuvre d'éclatante et de pure beauté. Mais dans cette ténèbre, les pervers auxquels je songe vaquent à une opération sournoise qui consiste, pour ainsi dire, à pervertir la perversion elle-même en la

rendant, tout à la fois, horrible et séduisante. Dans l'amour, ils ne voient que péché, et dans le péché, que laideur, mais cette laideur les fascine, comme la flamme charme les papillons, et les consume. Et c'est de cette laideur qu'ils s'appliquent, en frissonnant, à tirer l'impossible beauté. Non plus seulement victimes, mais coupables; ni seulement pervers, mais perversisseurs, à cause de l'atroce lucidité dont leur démarche s'inspire.

Hypocrites! Le pornographe, à cet instant, est un puritain qui s'ignore. Ou qui cherche à donner le change, à soi-même et aux autres, sur son vrai sentiment. S'il rôde dans le noir, c'est

justement parce qu'il a peur de regarder de face et en plein jour les réalités de l'amour qu'il abhorre et adore tout à la fois; s'il étale et accentue les aspects dégoûtants de l'amour, c'est pour s'en dégoûter lui-même, et tirer son plaisir de ce dégoût.

La volupté unique et suprême de l'amour, dit Baudelaire, git dans la certitude de faire le mal.

L'érotisme de perversion, comme chacun sait, marche dans l'ombre de Barbe-Bleue et cultive assidûment, parmi les « fleurs du mal », la peur, la haine, la violence et la mort. De tout cela, l'œuvre du marquis de Sade est pleine — jusqu'à la fureur, et même à la folie. Mais le sont aussi, dans le style mineur, un nombre incalculable de romans à bon marché, d'histoires de détectives, de bandes illustrées, de films d'aventures, où la violence alterne avec la mignardise, la haine avec l'amour, le meurtre avec la coucherie, et où — à condition de patienter jusqu'au bout — on est à peu près sûr que le héros viril, après avoir cédé, l'après-midi, aux charmes de la femme perfide, la tuera, le soir venu, d'une main appliquée et tranquille. Quitte peut-être, avant la chute du rideau, à étreindre passionnément son cadavre. Car les cimetières, en l'espèce, sont des hauts lieux de la tendresse humaine. Perversion !

Perversion aussi — et la pire de toutes quand elle est prise au sérieux — les « carrousels ecclésiastiques » où caracolent, sur des dadas fatigués et dociles, quelques esbroufeurs des lettres, du cinéma, du théâtre, qui croient, feignent de croire ou désirent qu'on croie, que le blasphème, aujourd'hui, est le dernier cri de l'érotisme. Et nul doute qu'il l'est pour une poignée de pervers pathétiques dont la passion bizarre a culminé naguère dans l'infamie des Messes noires. Mais n'est pas blasphémateur qui veut, et quand — pour reprendre des mots connus — « quelqu'un sur scène baisse son slip pour en sortir un crucifix », je ne trouve pas le geste simplement laid et impie, mais hautement risible et infantile.

Et contradictoire aussi, si l'on veut mon avis.

Car enfin, si Dieu n'existe point,

Pourquoi lui montrez-vous le poing ?

C'est drôle, depuis que « Dieu est mort », on ne se lasse pas de le blasphémer; et depuis qu'on ne reconnaît plus qu'il est l'Amour, on ne l'a jamais tant compromis avec l'amour. S'acharnerait-on contre le masque, si l'on ne croyait pas au visage ?

Dans *l'érotisme de perversion*, le masque, hélas ! occulte tout le reste et devient obsédant. Impossible de prendre aucun recul — aucune « distance psychique » — vis-à-vis de l'ouvrage, tant l'étrangeté, la brutalité ou l'impiété du message l'emportent sur sa beauté. Pareille rupture d'équilibre, encore un coup, est incompatible avec l'art et ne peut entrer dans l'expérience érotique qu'en la vidant complètement

La bonté et la beauté sont du même bord et de la même allégeance

Ainsi donc, à trois niveaux distincts de la production érotique, le jugement du moraliste et celui de l'esthète se recoupent et se renforcent l'un l'autre. La beauté, l'ordre, la santé psychique et la sainteté sont des valeurs concertantes et non point discordantes, comme trop de gens de goût et trop de gens de bien, pour des raisons différentes, inclinent à le penser. Aussi bien, les méfaits ou les bienfaits de l'érotisme artistique n'ayant jamais fait l'objet d'une évaluation scientifique, ce sont les partis-pris qui tiennent lieu à un grand nombre d'information et de pensée critique. Et c'est vraiment dommage. L'érotisme est probablement moins bienfaisant ou moins inoffensif que ses partisans l'espèrent; il est sans doute, en revanche, moins malfaisant ou moins stérile que ses adversaires le redoutent. Nos attitudes, nos sentiments, nos actes, bons ou mauvais, découlent d'impulsions et de dispositions préexistantes qui, pour heur ou pour malheur, ne se modifient pas facilement. Ainsi, la preuve est faite que la pornographie, souvent, marche de pair avec le crime et, notamment, avec le crime sexuel. Mais de savoir si elle l'engendre et le multiplie, c'est une autre question, qui reste ouverte. Tout bien pesé, il semble qu'elle lui serve plutôt de détonateur; qu'elle soit faite, tout au plus, pour déclencher et pour accélérer, chez des individus assez spé-

de son contenu esthétique. Quand l'érotisme se fonde sur la cruauté, la culpabilité, l'horreur, qu'il se nourrit d'incestes, d'assassinats, de sacrilèges, il perd son nom et coule à pic dans la pornographie.

Pareille pornographie est profondément étrangère et hostile à la morale, dont elle atteste et conteste l'emprise en la couvrant d'injures. *L'érotisme de perversion*, c'est le péché, reconnu comme péché, et glorifié pour cela même; c'est, au plan de l'amour, le « péché contre l'esprit », le seul irrémédiable; et le péché de l'esprit, celui de Lucifer, prince lumineux des ténèbres et du mensonge, bien-aimé de Dieu et maudit à jamais.

ciaux, un processus de dissolution dont leur psychisme portait le germe redoutable. N'empêche que l'accusation, déjà, est grave et ne peut être traitée à la légère par personne. Surtout pas par l'artiste qui trahit sa mission prophétique quand, au lieu de célébrer, dans l'ivresse ou la colère, les grandes liturgies de la Vie, il rend à la Mort un culte dérisoire.

Cependant, l'art érotique est le contraire de la pornographie. Par la fin et par les moyens; par les modèles, la palette et le dessin; par l'équilibre des parties, le choix du trait, le mélange des ombres et de la lumière. « Au jeu de paume, dit Pascal, c'est de la même balle que jouent l'un et l'autre; mais l'un la place mieux. » Il n'attire pas non plus la même clientèle, bien que des voyeurs s'y fourvoient, comme des guêpes dans l'essaim des abeilles. Cela, il faut le reconnaître et le dire — le crier sur les toits, au besoin — pour que, dans un royaume où le diable et le bon Dieu voisinent étrangement, chacun sache de très bonne heure vers qui diriger ses hommages.

Après avoir créé l'homme et la femme, Yahvé se frotta les mains et dit: « Cela est très bon. » Ce contentement de Dieu devant son ouvrage d'amour, nous avons fini par le partager. Il nous faut apprendre à dire, du même cœur, à présent: « Cela est très beau. »

« Q-bec my Love » ou « Un succès commercial » de Jean-Pierre Lefebvre

par
Yves Lever

Un film est toujours à la fois miroir de la réalité et mirage. Miroir, il peut favoriser une certaine prise de conscience collective; mirage, il crée facilement des aliénations. Avec *Q-Bec my love*, ou *un Succès commercial*, Jean-Pierre Lefebvre veut démystifier la ca-

tégorie de films la plus populaire actuellement, celle des films dits « érotiques ». Cependant, comme l'existence et la prolifération de ces films ne sont rendus possibles que par une demande toujours accrue du public spectateur, c'est surtout sur le *consommateur de films* qu'il nous invite à réfléchir.

C'est pourquoi, nous dit Lefebvre, « il faut tuer le cinéma, brûler les écrans pour en faire un feu de joie et un hymne à la vie ». Brûler les films-mirages, les « films de détente », ce sera détruire la passivité, la fausse évasion, le voyeurisme, la détente-éparpillement des esprits, pour *tendre* à la vie, à la créativité, au « struggle for love ».

La consommation spectatorielle

Dans une salle de cinéma, le seul monde réel se situe dans les limites de l'écran. Plongé dans l'obscurité, assis confortablement pour sentir son corps le moins possible, le spectateur doit s'oublier complètement lui-même, se vider de sa substance pour la donner aux personnages de l'écran qui, pour leur part, vont lui faire vivre mille aventures. C'est la magie du cinéma, le processus de projection-identification (voir l'analyse de M. E. Morin dans *Le cinéma et l'homme imaginaire*), le dédoublement du soi: « Je me *sais* dans la salle, mais je me *sens* dans le monde offert à mon regard », comme dit Jean Mitry. Devenant le véritable acteur du film, le spectateur se laisse embarquer dans une trame de gestes et d'actions que d'autres (ceux derrière la caméra) ont dessinée pour lui. C'est ainsi qu'inconsciemment il devient le consommateur d'une vision de l'homme et du monde inventée, « tournée », montée, mixée et produite par les nouveaux meneurs de jeu que sont les fabricants d'images. La caméra et l'écran, moyens de consommation (pensons à David Hemming photographiant Verushka, dans *Blow-up*) et non plus de communication, lui permettent d'avaler « spectatoriellement » une quantité effarante de mythes, d'utopies, de mensonges transformés en vérités, sexe, violence, etc.

Remarquons bien que ce spectateur-consommateur ne se retrouve pas uniquement dans les salles de cinéma. C'est aussi celui qui se pense révolutionnaire quand il a vu Z ou affiché Che ou Mao dans sa chambre, celui qui approuve les films de Héroux au nom de la révolution sexuelle ou la libération de la Québécoise, celui qui se pense politisé parce qu'il suit les faits et gestes de « ses » hommes politiques à la télévision ou dans les journaux, celui qui se croit sportif parce qu'il regarde le hockey à la télé deux fois par semaine, celui qui lit Quartier-latin ou Québec-Press et se pense contestataire, celui...

Quand les moyens de communication coupent ainsi leur médiation aux personnes et aux choses et créent leur propre monde à part, ils s'enferment dans leurs poncifs et deviennent uniquement objets de voyeurs. La boutade voulant que le touriste nord-américain ne visite pas les autres pays, mais qu'il les *photographie* pour ensuite admirer ses photos au retour, décrit fort bien ce phénomène. Les merveilleux instruments qu'on s'est donnés pour mieux voir et communiquer avec la vie ne sont plus, comme dit Q-Bec, que « des écrans qui trichent la vie, l'amour, la mort ».

C'est d'ailleurs ce que fait Lefebvre dès le début de son film: l'auto qui descend la rue Ste-Catherine et s'arrête devant le cinéma Arlequin, reproduisant le geste que nous, spectateurs, venons de poser, nous prévient que nous n'assisterons pas à un film ordinaire. On a presque envie de se retourner pour voir qui va entrer ! Puis, l'engagement et le désengagement de la caméra (alternance de scènes de « cinéma » comme celles de la femme-chat, musique de *strip-tease* avec rhabillage, jeux de Sam Washington — avec des scènes où on voit la caméra en action), des discours adressés directement à nous en tant que spectateurs, une longue absence d'image même établissent une coupure entre l'écran et nous et nous renvoient continuellement à la situation que nous vivions avant d'entrer dans la salle. Si cela était possible, on voudrait arrêter la projection pour regarder la tête de ses voisins et échanger avec eux quelques commentaires. On n'est plus au cinéma, mais à un *happening* de lucidité où nos attitudes sont mises en boîte et nous explosent à la figure.

« Vous vous laissez faire, vous vous laissez acheter, humilier, exploiter... Et pourtant, vous êtes les seuls responsables de ce qui arrive ou n'arrive pas », nous dit Q-Bec dans son discours final.

S'il y a un point sur lequel nous nous laissons exploiter, c'est bien celui des films dits « érotiques ». L'escalade du « montréalais » semble bien près d'être achevée au cinéma, mais qu'y a-t-il de vraiment érotique dans les quelque 35 ou 40 films de sexe qu'on peut voir chaque semaine à Montréal ? En enlevant à ses scènes de nudité les cadrages, les jeux ombres-lumières, en montrant les caméras filmant ces scènes pour en faire disparaître l'invisible complicité, Lefebvre caricature (si peu) les films porno et montre bien qu'il n'y a rien d'érotique dans le simple étalage de quelques mètres carrés de chair nue.

Après avoir à plusieurs reprises étalé généreusement son anatomie, Q-Bec nous dit : « Je ne vous montrerai plus mon cul. Je veux que vous me regardiez en dedans. Je veux que vous puissiez imaginer que peut-être je souffre, que peut-être je suis atteinte d'un cancer, que peut-être je vais mourir bientôt... » Car l'érotisme est bien plus qu'un regard sur l'épiderme de l'autre, il doit être une communication avec toute la personne, une tendresse partagée. Quelques scènes de *Chambre blanche* nous en donnaient un bon exemple. La véritable relation sexuelle suppose que les deux participants soient engagés également l'un envers l'autre. Dans la consommation spectatorielle du sexe, on n'a plus qu'une espèce de jouissance solitaire, toujours frustrée, l'autre n'étant qu'un objet, un fantôme qui s'évanouit bien vite. On y perd l'habitude de communiquer avec l'environnement, on coupe le contact avec l'autre qui n'est plus alors qu'une espèce de poupée, comme la poupée géante de Jean-Baptiste Bilingue, servant de substitut...

Que dire maintenant de la consommation spectatorielle de la politique ? Quand Q-Bec, maîtresse de Sam Washington, le regarde passivement abuser d'elle, la triturer avec ses *gadgets*, ayant

même l'impression d'y trouver son propre profit, le symbolisme se passe d'explications.

Depuis au moins deux élections, on nous rabat les yeux et les oreilles avec les « Sam's Gold Mines », les « Sam's Private Hunting Club (No Canadians admitted except dogs) », les « Sam's Private Fishing Club (Only Politicians admitted) ». Mais qu'y a-t-il de changé ? Notre Jean-Baptiste Bilingue écoute distraitement, gueule quelques instants, puis « viens te coucher... ! » On n'a jamais que les politiciens qu'on mérite. Quand on refuse de s'engager, quand on délègue quelqu'un pour parler en son nom, on se retrouve toujours « pogné ». Le nationalisme québécois — « une femme qui refuse de changer de soutien-gorge même si ses seins grossissent » — demeure stérile, favorisant trop souvent l'exploitation du Québécois par le Québécois, et fait ainsi le jeu de Peter Ottawa.

Cette thèse de Lefebvre est dure, sans pitié, mais, en période de campagne électorale, elle invite à réfléchir sur notre légendaire voyeurisme politique. Si le Québec est, comme Q-Bec dans le film, prêt à « frayer avec n'importe qui, tout le temps, pourvu que ça rapporte », il deviendra de moins en moins surprenant de le voir, comme elle, accoucher des bombes.

Quant à la critique de la religion, à la parodie des curés, de la confession et de la communion chrétiennes, je les trouve de fort mauvais goût et je ne vois pas très bien où Lefebvre veut en venir avec elles. Elles relèvent, pour moi, d'un anti-cléricalisme largement dépassé aujourd'hui : passées la période de défoulement face aux phénomènes religieux et celle des critiques « en bloc » d'un système, on doit diriger des attaques plus précises ou bien se taire.

Je suis d'accord avec lui pour dire que la mentalité infantile du Québécois se déchargeant de la responsabilité de ses actes sur les curés doit être critiquée et

même parodiée, je sais aussi très bien que « la conversion d'un infidèle valant mieux que la force d'un empire, à force de conversions on a bâti l'empire de Dieu », et que ce ne fut un succès ni esthétique ni éthique. Mais cette critique historique est partielle, partielle et ne correspond sûrement pas à la réalité présente.

Si le christianisme de chez nous a pu participer aux forces de répression, si ses rites liturgiques ont insisté davantage sur le côté spectacle que sur celui de la participation, il n'en reste pas moins qu'il demeure aujourd'hui la seule incitation peut-être à « regarder en dedans » les personnes, comme dit le film, à « bien mourir, pour quelqu'un, pour quelque chose, pour aimer, pour vivre », à « chercher d'autres vérités que les bombes, l'argent, la trahison des politiciens, l'avortement, etc. » Il reconnaît, lui aussi, que ce sont des « vérités » d'aujourd'hui, mais il affirme plus fortement encore qu'il faut s'engager dans la transformation du monde et de la société. Cette invitation, elle est souvent lancée dans les églises, maladroitement peut-être, mais, en tous cas, beaucoup plus souvent qu'au cinéma. Même *Humanæ vitæ* demandait d'y réfléchir.

À notre époque d'éparpillement, de solitude, de dispersion des esprits, tous les efforts de réconciliation avec soi-même et de vie communautaire, y compris la confession et la communion religieuses, doivent être pris en considération. Peut-être, concrètement, les chrétiens qui vont à la messe pour y chercher un peu d'intériorité et un contact fraternel n'atteignent-ils pas la vérité, mais ils y gagnent au moins des vérités qui leur permettent de vivre.

~

Si « une quelconque nation a toujours les politiciens, les curés, les pornographes et les terroristes qu'elle mérite », je pense que nous commençons à mériter aussi des films comme *Q-Bec*, *my love*, ou *un succès commercial*. Film imparfait, un peu trop partial peut-être, mais signe de santé. Espérons que d'autres films viendront, qui pousseront encore plus loin la réflexion.

La vie intérieure
d'un homme politique —
une longue méditation
du mystère pascal

«Ma faiblesse, c'est ma force.¹»

par
Gérard Lemieux *

En moins de cent pages, Jean Vanier nous livre les traits essentiels de la vie intérieure de son père, le gouverneur général Georges Vanier. Une première lecture projette une douce lumière sur une figure dont l'apparente sévérité pouvait cacher la bonté profonde. Que l'on ne se méprenne pas, il s'agit d'un aperçu de la vie intérieure, de la source même de cette vie, et non pas d'une biographie. D'ailleurs, c'est ce qui nous semble le plus révélateur, le plus bien-faisant. Si l'on oublie parfois le militaire, le diplomate, le gouverneur, c'est pour mieux découvrir le cheminement intérieur d'une âme qui progresse peu à peu dans l'intimité avec Dieu sans cesser d'être présente chaleureusement à ses proches, à ses amis, à tous, pauvres et riches, chrétiens ou non croyants, canadiens ou étrangers.

Celui qui ne considérait que l'aspect extérieur de sa vie pouvait ignorer les motivations profondes de son comportement. Heureux ceux qui eurent assez de sens spirituel pour comprendre ce qui fit sa force et sa joie. Puisqu'il s'agit d'une personnalité qui avait atteint, sans l'avoir ambitionné, le sommet des responsabilités politiques, la révélation de Jean fait d'abord notre étonnement, puis notre admiration et notre recueillement. Il semblerait, de nos jours surtout, que la vie publique affolante soit inconciliable avec les exigences les plus élémentaires de la vie intérieure. Il faut bien avouer notre étonnement en découvrant dans la vie d'un tel personnage la place donnée avec tant de générosité aux relations personnelles avec Dieu sous ses formes multiples: communion et oraison quotidiennes, lecture et méditation de l'Évangile et des mystiques. Incroyable! diront certains. Mais les preuves abondent: notes et correspondance personnelles, témoignages de son fils, de sa famille, de ceux qui l'ont connu intimement.

Le cas, d'ailleurs, n'est pas unique. Je me souviens d'une visite faite, en 1946, à l'épouse de M. Eugène Duthoit, décédé alors depuis peu. Dans le bureau de son mari, Madame Duthoit me parlait du conférencier, du professeur, du fondateur des Semaines sociales de France. Soudain, elle se leva et se dirigea vers une armoire dans laquelle étaient rangés tous les écrits du maître. « Voyez, me dit-elle, ce livre dans le-

quel M. Duthoit écrivait ses méditations. Je continue à vivre avec lui, chaque jour, en ouvrant ce livre des Heures et en priant avec lui. »

Il y a sans doute des chrétiens plus *dévoués* au Seigneur que d'autres, et leur perfection peut décourager les médiocres. La *montée* intérieure de Georges Vanier, on le sent, est l'œuvre de Dieu et elle n'a rien qui peut décourager le lecteur. C'est comme si l'âme, abandonnée entre les mains de Dieu, progressait tout naturellement; ce qui ne veut pas dire sans effort. Le secret maintenant révélé de cet homme, profondément conscient de ses propres faiblesses et surtout de la force aimante de Dieu, ne laisse plus de doute sur la possibilité d'unifier vie extérieure et vie intérieure, de concilier vie personnelle et vie publique, l'une et l'autre consacrées au bien commun et à Dieu.

Le *secret*? Ne serait-il pas dans cette note écrite par l'ambassadeur de Paris en 1952: « Je Lui demandais de m'enseigner la façon de L'aimer car je ne le savais pas... Je demande depuis quelque temps à Jésus de me donner Son amour pour L'aimer »? Pensée humble, prière des prières et grâce unique. Un saint Bernard, dont il avait lu les écrits, ne disait-il pas: « Chrétiens, apprenez du Christ la manière d'aimer le Christ »?

Jésus fut donc son Maître à prier et à aimer. Certes, dans son intimité de plus en plus profonde avec Dieu, Georges Vanier fut aidé par ses plus proches, dont son épouse, aussi discrète qu'il pouvait l'être lui-même, par des religieux et religieuses, par tous ces saints dont il avait fait ses amis: Jean de la Croix, Bernard, Charles de Foucauld, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux... Comment ne pas remercier son fils Jean d'avoir ouvert pour nous leurs écrits spirituels afin de nous apporter les pensées que son père avait soulignées?

Il y aurait tant de notes personnelles, d'extraits de correspondance, de témoignages à citer. Je vous laisse la joie de découvrir l'âme de l'un des nôtres, qui passa parmi nous comme un enfant tout en étant un grand de ce monde. Seul Dieu peut unir petitesse et grandeur en l'homme comme il sut unir en sa Personne mort et vie, par sa rédemption et sa résurrection.

1. *Ma faiblesse, c'est ma force. Un aperçu de la vie intérieure du général Georges Vanier, gouverneur général du Canada de 1960 à 1967.* — Paris-Montréal, Les Editions Bellarmin et Desclée de Brouwer, 1970.

*Chargé de recherche pour la programmation et l'information à Radio-Canada.

Syndicalisme et solidarité humaine —

le boycottage des raisins de table de Californie

par

Victor Salandini *

Nous essayons bien de présenter le boycottage des raisins de table avec l'aplomb du Canada dans sa campagne victorieuse pour attirer les Américains à l'Expo '67. Hélas ! l'Expo était de vente plus facile qu'un produit contestable comme le slogan : « N'achetez pas de raisins américains ! » Alors que l'Expo offrait aux Américains accourus dans une ville cosmopolite du Canada la réalité d'une expérience exaltante, le boycottage des raisins américains

propose le vide d'une abstention, pas très agréable (qui n'aime pas manger du raisin ?) et, à coup sûr, nullement exaltante.

Ce boycottage a pris naissance en Californie du Sud dans les camps de travailleurs nomades (*Migrant Workers*), endroits qui ne sont pas beaux à voir ! Différents milieux au Canada, syndicats, autorités civiles et religieuses, ont envoyé des délégués visiter ces camps; ils en ont rapporté une idée des États-Unis impossible à trouver dans les manuels d'histoire.

La naissance d'un syndicat des travailleurs agricoles

C'est un nouveau chapitre de l'histoire qui s'écrit en ce moment. La simple existence d'un syndicat de travailleurs agricoles donne un sens positif à un mouvement aussi négatif de nature qu'un boycottage de raisins. L'idée d'un tel syndicat, au moment où on la caressait en 1965, paraissait bien extravagante. Personne ne croyait qu'elle vivrait longtemps — sauf les travailleurs agricoles eux-mêmes. Or, elle a vécu et prospéré. On en trouve la preuve sur le visage des syndicalistes à Delano, en Californie: il y a quelques années, visages fermés, terrifiés, désespérés même; aujourd'hui, visages d'hommes jouissant de leur identité retrouvée... comme ceux des Canadiens français du Québec ! Et tout cela, pour avoir un jour compris que, seuls et isolés, ils ne pouvaient rien pour améliorer leur sort, mais que, unis ensemble et syndiqués, ils pouvaient devenir à nouveau un peuple d'hommes.

* Victor Salandini est prêtre séculier du diocèse de San Diego, Californie. Son évêque l'a retiré du travail paroissial auprès de 500 familles mexicaines et de quelque 5,000 « braceros » (travailleurs mexicains engagés pour de courtes périodes de temps), afin qu'il prenne un doctorat en science économique pour ensuite travailler, à temps plein, au United Farm Workers Organizing Committee AFL-CIO, où il est directeur de la recherche. Il seconde Cesar Chavez depuis les débuts de la grève des vignobles de Californie, en septembre 1965.

La lutte pour la création d'un syndicat de travailleurs agricoles, en Californie, dure depuis septembre 1965. À cette époque, les travailleurs agricoles, pour la plupart des travailleurs américano-mexicains sans état civil, n'avaient pas le droit de disposer d'eux-mêmes et on les traitait comme des bêtes de troupeau plutôt qu'en êtres humains. Le syndicat des travailleurs agricoles, c'était le rêve de Cesar Chavez, un travailleur nomade d'origine américano-mexicaine qui, de sa voix puissante, haragua son peuple. C'était un rêve de dignité humaine. Son peuple entendit sa voix et, bientôt, s'amorça une grève dans les grands vignobles. Treize des plus considérables producteurs de vin signèrent un contrat avec le syndicat, après des mois de piquetage et de lutte contre un système qui s'appuyait sur la police, les politiciens et les favoris de la richesse.

Le boycottage relaie la grève

Une grève qui dure depuis cinq ans

Tel ne fut pas le cas des producteurs de raisins de table, dont la production représente 80% de la récolte totale: ils résistèrent jusqu'au bout. Qui étaient donc ces Mexicains pour organiser des unions ? On n'a jamais syndiqué les travailleurs agricoles, pourquoi commencer aujourd'hui ? Pour qui, diable ! ces Mexicains se prennent-ils ? Ils devraient être heureux du seul fait d'avoir été admis au pays. L'opinion est générale parmi les viticulteurs de la Californie du Sud: les Mexicains sont des « peons ». Ils n'ont aucun droit au syndicat.

En conséquence, les entrepreneurs eurent recours à des transactions d'endessous-de-la-table avec des politiciens, pour faire venir du Mexique des travailleurs nomades afin de briser la grève. En fait, les grands propriétaires dont nous parlons emploient près de 100,000 travailleurs — hommes, femmes et enfants — pour faire la cueillette dans leurs vignobles; mais tous les cueilleurs ne viennent pas du Mexique. La grève dure depuis cinq ans. Quelques travailleurs américains se sont découragés, certains se montrèrent trop affamés pour poursuivre la lutte, d'autres ne comprirent rien à la solidarité, ni à toute cette affaire d'union ! Ils ne s'apercevaient pas qu'ils servaient de pions dans cette lutte syndicale et que les producteurs les avaient importés illégalement comme briseurs de grève. Aussi Cesar en arriva-t-il à la conclusion, au printemps de 1968, qu'il fallait autre chose pour frapper les producteurs: un boycottage.

Voici maintenant 5 mois et demi que je travaille à plein temps aux intérêts de ce boycottage à Montréal. Auparavant, tout en poursuivant mes études en Économie du travail à l'Université catholique de Washington (D.C.), j'aidai Cesar dans les coulisses de la capitale,

dans le but de provoquer l'arrêt immédiat de l'entrée illégale, en Californie du Sud, des travailleurs Mexicains, puis d'obtenir une législation plus appropriée au problème des travailleurs agricoles.

J'ai connu, de première main, le milieu des travailleurs nomades. Dans ma jeunesse, je fus l'un d'eux, en Californie du Sud, après que la ferme de 40 acres de mon père eût fait banqueroute. Dans les conditions actuelles, ce n'est pas un moyen agréable de gagner sa vie: je le sais par expérience. Dans le cas des cueilleurs de raisin américano-mexicains, ce n'est pas seulement la dégradation matérielle qui, au fond, rend ces gens malheureux; c'est aussi la discrimination raciale. Ironie des choses: plusieurs des producteurs qui ont en mains la destinée des cueilleurs, en grande partie américano-mexicains, appartiennent à des minorités, italiennes, yougoslaves et autres, qui eurent à souffrir de la même discrimination, il y a quelques générations à peine, au moment de leur installation dans les vallées de la Californie méridionale.

On adopta le projet de boycottage pour épauler le mouvement de grève, qui s'était avéré insuffisant à lui seul, par suite de la venue des briseurs de grève.

Bien des Canadiens nous demandent pourquoi nous introduisons en pays canadien une cause américaine. Montréal et Toronto occupent respectivement les troisième et septième rangs parmi les plus importants acheteurs de raisin de table de Californie; quelque 20% de tous les raisins de Californie sont vendus au Canada. Le boycottage se répandant aux États-Unis, le Canada est devenu la terre promise pour le dumping des raisins américains.

Maintenant que la campagne de boycottage a fait, l'an dernier, des progrès marqués à Toronto, l'été qui vient — le troisième que nous aurons passé au Canada — verra nos efforts se concentrer sur Montréal et Québec. Cet été marquera un tournant décisif pour le boycottage et, en général, pour le syndicalisme des travailleurs agricoles. Sans doute, le Québec n'est-il qu'un chaînon dans la chaîne nord-américaine de la vente des raisins de table, mais la chaîne n'est pas plus forte que chacun de ses chaînons. Si nous échouons au Québec, ce sera une prise de plus contre nous, pour le bénéfice des producteurs.

Mais pourquoi le Québec s'est-il avéré l'un des chaînons les plus faibles? Pourquoi les gens de cette province se sont-ils montrés moins sympathiques à notre cause que les autres Canadiens, de Toronto et des Provinces de l'Ouest? Cela tient, à mon avis, à plusieurs facteurs, qui ne sont pas tous étrangers au problème complexe de la survivance nationale. Mais d'autres minorités, en Amérique du Nord, connaissent aussi des crises d'identité, y compris le groupe américano-mexicain du sud de la Californie. Me Phil Cutler, l'avocat de quelques-uns des plus importants syndicats du Québec, y compris l'Union internationale des employés de commerce qui compte 16,000 membres, m'a dit, il y a quelques semaines, que « les Québécois se donnent, avec cœur et passionnément, d'abord et surtout aux causes impliquant le Québec ». « C'est comme si vous alliez dans un pays d'Amérique du Sud sur le bord de la révolution et demandiez aux gens de ne pas manger de raisin ! » Aucun événement se passant en Californie ne peut avoir autant d'importance que ce qui se passe ici.

l'homme) s'aperçoivent que, en poussant une cause et en la portant dans un autre pays pour lui gagner des partisans, ils y trouvent inévitablement d'autres causes ou problèmes, en quête d'appuis ou de solutions, qui s'avèrent aussi importants que leur propre mouvement. Mais la lutte contre les injustices ne doit pas connaître de frontières. D'ailleurs, il faut commencer quelque part, en établissant quelque chose de ferme et de pratique. À l'heure qu'il est, le syndicat des travailleurs agricoles de Delano, en Californie, est la seule union de travailleurs agricoles, les travailleurs peut-être les plus exploités de tous. Cela ne veut pas dire que les travailleurs nomades canadiens, qui vont dans le Maine faire la cueillette des pommes de terre et qui se font autant exploiter que les Américano-Mexicains de Californie ou d'Indiana, ni que les Indiens, en Alberta, qui font une cueillette « casse-reins » sans être protégés par un contrat collectif ou par aucune influence politique, ont une cause moins bonne que la nôtre. Mais il faut commencer quelque part, et une union forte et prospère prend racine, à cette heure, en prenant Delano comme base.

Si nous divisons trop nos causes les unes des autres, nous les détruisons. Comme le dit Marshall McLuhan, nous vivons dans un « village global ». Nous devons travailler tous ensemble à le rendre habitable.

En mai, RELATIONS publiera un numéro spécial sur l'ANIMATION SOCIALE. Études préparées par une équipe de recherche de l'Université de Montréal.

La solidarité d'un « village global » sans frontières

J'ai fait personnellement du piquetage devant les supermarchés vendant des raisins américains. Ce n'est peut-être pas la manière la plus agréable ni la plus aisée de faire la publicité de notre mouvement; du moins amenons-nous ainsi les gens à prendre note du

boycottage. Que de fois ai-je entendu des remarques comme celles-ci: « Que nous importent les travailleurs agricoles de Californie? Nous avons assez de nos problèmes à nous, ici au Québec. »

Il arrive souvent que les travailleurs agricoles (ou tout autre travailleur luttant pour des droits essentiels de

L'atelier qui donnera à vos imprimés un caractère de distinction



IMPRIMERIES - LITHOGRAPHES - STUDIO D'ART

8125, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTREAL (351^e), QUEBEC
388-5781

Pour les immigrants, un accueil œcuménique

par
Michel Dussault

Il existe au Québec, et dans plusieurs grands centres du Canada, une forme de collaboration œcuménique dont on entend peu parler, peut-être, entre autres raisons, parce que le but même de cette même action — l'accueil des immigrants — rencontre beaucoup plus d'indifférence ou de préjugés que le citoyen moyen n'oserait le penser. D'ailleurs, cet œcuménisme « élargi » — puisque la communauté juive y est représentée — n'offre rien de bien sensationnel, qui pourrait faire les gros titres d'un journal: les rencontres qu'il permet sont fraternelles, mais non spectaculaires, les gestes qu'il rend possibles ont la simplicité de l'Évangile et du quotidien. Cet œcuménisme, qui parle peu de lui-même et dont on parle peu, tente d'actualiser parmi nous la Parole du Christ: « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli. » (*Mt*, XXV, 35.) Pour le connaître mieux, nous avons rencontré sœur Lucile Dumais, C.S.C., animatrice du *Comité d'accueil interconfessionnel* (CAI) de Montréal.

Historique

Traditionnellement, au Canada, les immigrants qui, pour le plus grand nombre, arrivaient au pays par bateau, étaient souvent accueillis par un représentant de la communauté religieuse à laquelle ils appartenaient. Les différentes Églises pouvaient trouver au ministère de l'Immigration qui, jusqu'à récemment, s'informait de l'identité religieuse des nouveaux venus, la liste de leurs futurs « fidèles ». En 1967, les communautés chrétiennes et juives mirent en question leur attitude et leur rôle à l'égard des arrivants. Jusqu'à

alors, chacune d'elles avait, somme toute, travaillé pour son propre compte, avec des objectifs très limités: l'esprit œcuménique et le sens de la totalité humaine n'exigeaient-ils pas une conversion des attitudes traditionnelles ?

De ces réflexions, naquit à Toronto, la même année, un Bureau interconfessionnel, constitué de représentants de dix-neuf groupes religieux. Ce Bureau national devait être, pour les centres régionaux de Halifax, Montréal, Toronto, Winnipeg, Edmonton et Vancouver, un foyer de coordination de références et d'informations sur les immigrants qui désiraient être reçus au pays par leurs coreligionnaires. Cependant, comme la question de religion fut supprimée sur les formules de l'Im-

migration canadienne, source immédiate de renseignements pour le Bureau de Toronto, celui-ci dut se limiter par la suite à ne fournir aux centres régionaux que des listes de noms et d'adresses sans aucune information sur l'appartenance religieuse. Quant aux centres régionaux, ils devaient jouir de la plus grande autonomie sur le plan de l'administration financière et de l'organisation interne. Cette indépendance relative donne à la structure et au travail de chacun d'eux une physionomie particulière. C'est pourquoi, dans la suite de cet article, nous nous limiterons à un exemple parmi d'autres, celui de Montréal, en faisant cependant remarquer que des essais fructueux sont tentés dans d'autres régions québécoises.

Un exemple

Le Bureau de Montréal — où sont actuellement représentées huit dénominations religieuses — est informé sur les nouveaux arrivés par deux sources principales: le centre national de Toronto qui, seul, fournit les noms et adresses des immigrants parrainés (c'est-à-dire de ceux dont un parent ou un ami se porte garant au point de vue financier) et le Centre de la main-d'œuvre de Montréal, qui est la voie obligée pour tout travailleur étranger qui désire s'embaucher dans la région métropolitaine. Dans les deux cas, on ne possède aucune information sur l'identité religieuse de ces personnes: tout au plus, donne-t-on au Centre de la main-d'œuvre, en plus du nom et du lieu de résidence, la langue d'« adoption » du travailleur.

Ces renseignements sont principalement communiqués, selon les adresses données, à l'un des vingt-cinq comités locaux du grand Montréal (eux-mêmes distribués selon les zones diocésaines), dont les membres bénévoles assureront

la visite d'accueil à domicile. C'est ainsi que, l'an dernier, on a enregistré officiellement au Bureau régional quelque 1533 visites rendues par des citoyens de toute confession religieuse. On a pu rejoindre de cette façon quelque 37% des arrivants qui se sont présentés au Centre montréalais de la main-d'œuvre.

Quels sont les objectifs de telles visites ? Accueillir celui qui est étranger et, au besoin, lui offrir aide et conseil, mais « non pas chercher à gagner un nouveau membre à une Église particulière ». Le sentiment de solitude est fréquemment éprouvé par les nouveaux arrivés, en particulier lorsque ceux-ci n'ont ni parents ni amis déjà établis au pays. L'expérience du CAI a prouvé qu'on était généralement heureux d'une parole de bienvenue, sans arrière-pensée, dite par ces voisins désintéressés que sont les bénévoles; d'ailleurs, plusieurs personnes ainsi saluées offriront même aux visiteurs leurs services, par exemple comme interprète pour des rencontres semblables avec d'autres immigrants.

Il peut se faire que telle ou telle des personnes ou familles visitées ait besoin d'une assistance spéciale ou d'un service particulier; ou bien encore peut-elle manquer simplement de renseignements sur les services communautaires (scolaires, médicaux, familiaux, etc.) qui sont mis à sa disposition, soit par les autorités gouvernementales, soit par des organismes comme le SAVI (Service montréalais d'accueil aux voyageurs et aux immigrants). Dans ces cas, les bénévoles, sans apporter une contribution matérielle directe, donneront à ceux qui sollicitent ainsi leur aide « les bonnes clés pour les bonnes portes ». C'est également dans cette perspective de service, sans prosélytisme intempestif, qu'on fera les démarches nécessaires pour faciliter à ceux qui le désirent les premiers contacts avec la communauté confessionnelle de leur choix.

Résultats et attentes

Le CAI de Montréal, encore tout jeune, a déjà fait, à la mesure de ses ressources, un travail discret, certes, mais grandement apprécié et par les responsables des services gouvernementaux et par les nouveaux venus. Son rêve est de voir se multiplier et se consolider d'autres centres qui, un peu partout dans la province, susciteront et favoriseront les mêmes gestes d'amitié, de compréhension et de coopération. Au plan de l'œcuménisme, cet organisme d'accueil a rassemblé — nous ne disons pas seulement « rapproché » — plusieurs groupements religieux pour un service dont le champ fut trop souvent, par le passé, celui d'une rivalité ou d'une compétition qui pouvaient voiler le message — pourtant commun — de l'amour et scandaliser, parmi tant d'autres, les immigrants eux-mêmes. En ce qui concerne les catholiques, c'est peut-être la première fois, du moins au Québec, qu'ils ont l'occasion, comme groupe, de montrer qu'ils prennent au sérieux l'accueil évangélique de l'étranger. Enfin, on doit espérer que cette action multiconfessionnelle du CAI contribuera efficacement à réduire ces obstacles sociaux à la communication et à la participation qu'on appelle préjugés raciaux.

Retour aux classiques —

le printemps théâtral de Montréal

par

Georges-Henri d'Auteuil

Dans sa pièce *Topaze*, Marcel Pagnol prétendait que « la comparaison est l'ennemi du bonheur ». Il peut alors paraître hasardeux d'entreprendre la

revue des spectacles du mois dernier, à Montréal : la comparaison s'imposait à tous les pas. Que penser du *Hamlet* du T.N.M., après ceux du Old Vic ou de Stratford ? Comment choisir entre les *Dom Juan*, de Bourseiller, Jean Gascon et Gilles Pelletier ? Et Michelle Tisseyre atteint-elle à la hauteur de Jacqueline Maillan dans *la Facture* ? Problèmes embarrassants pour le critique, à moins que, tout simplement, il juge ce qu'il voit et entend et tente d'apprécier le plaisir — ou le déplaisir — qu'il en éprouve. Telle me paraît d'ailleurs être la méthode qui, rendant à chacun selon son dû, a chance d'être la plus juste et la plus honnête pour tout le monde.

La Comédie-Française nous visite

Curieux paradoxe : pour certains, la perfection en art — ou même sa recherche — semble un défaut. Partisans de l'improvisation, ils qualifient l'inexpérience de spontanéité, la gaucherie de naturel et, si d'aventure les artistes de la Comédie-Française ont la fantaisie de nous visiter, ils trouveront leur jeu trop appuyé, trop précis, sans imprévu, sans faille, sans surprise, trop parfait, quoi ! Au contentement toutefois des spectateurs sans préjugés, sinon des esprits chagrins. Sans doute, un trop grand souci — souci exclusif — du métier peut faire du comédien un robot qui récite, sans faute, des phrases apprises par cœur et non ressenties. Le métier n'est pas tout. Le seul talent non plus. Un beau talent servi par un solide métier fait un bon comédien. Si s'ajoute la manifestation d'une âme sincère et chaleureuse, nous touchons alors au grand artiste — rare au théâtre et qui ne se découvre pas tel tous les soirs. Parmi nos visiteurs récents

de la Comédie-Française au Théâtre Maisonneuve, nous avons applaudi plusieurs bons comédiens, peu de grands artistes.

« *Amphitryon* », de Molière

De son répertoire habituel, la Comédie-Française nous a présenté, outre un hommage de la troupe à Molière et à son œuvre, trois pièces : *Amphitryon* et *Dom Juan*, du grand comique français, et *Électre*, de Giraudoux. De nos jours, on voit en *Dom Juan* une œuvre bien supérieure à *Amphytrion* qui pourtant, depuis sa création, atteint presque les 1000 représentations, tandis que *Dom Juan* est encore loin de ses 200. Caprices des vogues et des mentalités ! En effet, la grande faveur aux XVII^e et XVIII^e siècles pour le merveilleux mythologique d'*Amphitryon* est fortement à la baisse et le goût moderne se porte davantage vers les très humaines et permanentes passions qui s'affrontent dans *Dom Juan*. J'estime toutefois heureux, pour ma

part, qu'on nous ait offert *Amphitryon*, pièce jamais jouée ici, que je sache, et cet archaïsme de la mise en scène, des costumes et des décors qui nous rappelaient les vieilles estampes des premières éditions des œuvres de Molière. Nous pouvions nous croire transportés pour un soir à une première, sous les chandelles, à la salle du Palais-Royal, mêlés aux petits marquis de la Cour.

Faguet a été plutôt sévère pour la morale d'*Amphitryon*. Cette glorification de l'adultère d'un dieu avec une mortelle lui paraissait sans doute détestable, surtout qu'elle semblait fournir une approbation et consécration officielle des amours illicites de Louis XIV, le Jupiter olympien de Versailles. Si honneur il y a, pour *Amphitryon*, de se voir souffler sa femme, Alcmène, par le plus illustre des immortels, ne serait-il pas déplacé pour un humble mari — peu de chose, en somme — de ne pas se réjouir des spéciales privautés accordées à son épouse par le Roi-Soleil ? Car c'est bien là le sujet de ce divertissement bâti sur un double quiproquo dont dépend tout le comique de l'œuvre : celui de Jupiter simulant *Amphitryon* pour mieux séduire Alcmène, celui de Mercure singeant Sosie, le serviteur d'*Amphitryon*.

Dans la vaste galerie des personnages créés par Molière, valets et servantes tiennent une place importante, parfois même de premier plan. Sosie est de ceux-là. Sans son pittoresque, sa truculence, sa verve endiablée, son humour caustique, les fadaïses amoureuses de Jupiter nous paraîtraient encore plus insupportables. Sans lui et sans son autre « moi », son ... Sosie. Robert Hirsch a incarné magistralement le premier Sosie, le vrai ; Jacques Piat, le second, le Mercure-Sosie. Georges Descrières a campé avec force et naturel *Amphitryon* bafoué par les dieux.

« Don Juan », de Molière

On a, en général, félicité Antoine Bourseiller d'avoir fait carrément basculer son *Dom Juan* dans le drame. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Le personnage lui-même, *Dom Juan*, athée arrogant et poseur, débauché, hypocrite, d'une cynique perfidie, foncièrement méchant, n'est nullement comique et, à part deux ou trois scènes

amusantes, les situations de la pièce sont violentes ou tragiques. Mais il y a Sganarelle, le valet de *Dom Juan*, la voix du bon sens et de la conscience saine des spectateurs qu'irrite souvent l'odieuse conduite de *Dom Juan* et que soulagent les interventions du valet. Et, à ce titre, je crois que Molière a voulu un Sganarelle franchement comique, capable d'alléger l'atmosphère étouffante créée par son maître, d'offrir une sorte de soupape de dégagement par le rire généreux qu'il provoque. À mon sens, le Sganarelle de Bourseiller, trop sérieux, trop retenu, ne joue pas suffisamment ce rôle libérateur. Cela expliquerait que Jacques Charon m'ait paru contraint, comme inquiet de trop en mettre.

Au contraire, habillé de cuir et dans un décor métallique et abstrait, d'une dureté à l'image de son personnage, Georges Descrières se montra très à l'aise en un *Dom Juan* provocant, impérieux, fourbe, mais aussi courageux et fier. Un *Dom Juan* renouvelé et de grande classe. Et, grâce à cette parfaite unité de style obtenue dans le jeu de tous les interprètes, la pièce avait acquis une cohésion et une cohérence qu'elle n'a pas dans sa composition même.

« Électre », de Giraudoux

À cause de leur résonance humaine perpétuelle, les vieux thèmes du théâtre antique trouvent encore une audience favorable de nos jours. Quelques arabesques selon les modes du temps, tissées en filigrane sur la trame permanente du sujet, lui donnent une coloration moderne sans pourtant l'altérer substantiellement. Ainsi en est-il de l'*Électre* de Giraudoux, troisième pièce de la tournée de la Comédie-Française. À la suite d'Eschyle, le tragique destin de la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre, passionnément tendue à la poursuite de la vengeance du meurtre de son père, a été souvent évoqué par plusieurs auteurs, tant grecs que modernes et de langues bien diverses. Le subtil talent de Giraudoux y a trouvé matière à une œuvre intéressante, peut-être sa plus parfaite.

Augmentée de quelques éléments nouveaux, la pièce garde son caractère tragique hérité de la sombre fatalité accablant autrefois les Atrides et dont

la jeune et fragile *Électre*, en armant le bras de son frère Oreste contre *Égisthe* et *Clytemnestre*, les meurtriers de leur père *Agamemnon*, fut l'inflexible instrument dans l'accomplissement d'une justice sanglante et sans rémission. Plus que son bonheur, d'ailleurs si rare, le malheur de l'homme et son histoire ont toujours été l'objet privilégié des attentions et des recherches des mortels, comme harcelés par la lancinante nostalgie des paradis perdus.

Électre est avant tout l'opposition irréductible de deux femmes : *Clytemnestre*, épouse d'*Agamemnon* et sa meurtrière, et *Électre*, celle qui veut savoir, qui veut connaître les vrais assassins de son père, qu'elle pleure toujours, pour les châtier. Deux femmes, deux haines. Celle de l'épouse pour son mari qu'elle accuse et ridiculise méchamment, celle de la fille pour sa mère dont elle n'a jamais été aimée. Affrontement qui ne peut être que fatal. Pour incarner ces deux passions, on a fait appel à Annie Ducaux et Geneviève Casile. Annie Ducaux, une *Clytemnestre* majestueuse, hautaine, vindicative, Geneviève Casile (interprète déjà, honnête sans plus, d'*Alcmène* et d'*Elvire* dans les pièces précédentes), une *Électre* toutes griffes dehors, agressive, révoltée, violente, impitoyable.

L'*Égisthe* de René Arrieu n'a rien d'un criminel de bas étage. Il manifeste de la grandeur et même des sentiments élevés à l'égard de la patrie et du peuple qu'*Électre*, aveuglée par sa passion, ne veut pas reconnaître. Sous les traits d'un Mendiant, une sorte de devin perspicace s'introduit dans l'action, circule au milieu des personnages, écoute, interroge, explique, plaisante, analyse, décrit les événements avec grande fantaisie. Superbement et d'un naturel parfait, Paul-Émile Deiber fut ce savoureux et étrange personnage : une des remarquables interprétations de la tournée de la Comédie-Française, avec le Sosie de Hirsch et le *Dom Juan* de Descrières.

Peut-être pour relever un peu le prestige diminué de sa Compagnie, Jean-Louis Roux nous a présenté, sur la scène du Port-Royal, dans une traduction et une mise en scène de son cru, un nouveau *Hamlet* de Shakespeare. « Le personnage d'Hamlet, écrivait tout récemment Pagnol, est la création la plus complète, la plus profonde, la plus humaine du plus grand dramaturge de tous les temps. » Que peut-on ajouter à cet hommage péremptoire, qui dit à sa façon le puissant attrait de ce personnage sur les comédiens et aussi la difficulté de le cerner parfaitement, de le comprendre entièrement et de l'exprimer dans tous ses aspects changeants et même déroutants ? Il y a donc autant d'Hamlet que d'interprètes, tous plus ou moins déficients et, aussi, plus au moins vrais, quoique différemment. Gageure passionnante, qu'Albert Millaire a risquée et gagnée.

Sur le plan du spectacle, notons la mise en scène de Roux, dépouillée jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'indigence presque : décor austère et sombre, costumes sans éclat, minables, absence de figuration particulièrement ressentie lors de la représentation des comédiens devant la Cour rassemblée et, aussi, lors du tournoi d'escrime final.

Dans « la Facture », un retour de Michelle Tisseyre

Pour un artiste, les retours, après une absence prolongée, sont toujours périlleux. Michelle Tisseyre a affronté ce risque redoutable en acceptant de jouer au Rideau Vert, le premier rôle de la pièce de Françoise Dorin, *la Facture*.

Cette « facture » est précisément celle que devra payer, un jour ou l'autre, une femme que la vie a littéralement comblée, à qui sourit une chance que ses amis mêmes trouvent presque impudente. Les sérieux efforts — inu-

tiles d'ailleurs — de cette femme marquée par le bonheur pour lutter contre cette détestable chance, acharnée à la poursuivre, serviront à alimenter les diverses péripéties de la comédie. Sujet original, traité avec brio et d'une vérité psychologique observée au sein même de sa famille par Françoise Dorin.

Sur le plan de l'interprétation, tout est centré sur le choc émotionnel éprouvé douloureusement par Hamlet à son retour d'Allemagne, en voyant sa mère déjà remariée, après seulement deux mois de veuvage, avec l'assassin de son père. Choc qui causera chez lui un réel déséquilibre mental, délibérément aggravé ensuite pour lui faciliter, pense-t-il, sa vengeance. Cette folie, qui devient l'instrument majeur de l'action de la pièce, saura-t-on jamais quand elle est feinte et quand elle est vraie ? On en discutera, semble-t-il, toujours.

Jean-Louis Roux a eu raison de miser sur Albert Millaire pour défendre sa conception du Prince de Danemark. Encore jeune, Millaire jouit pourtant déjà d'une belle expérience de la scène, capable de lui permettre d'affronter les grands rôles du répertoire universel. Il a été, en fait, un très remarquable Hamlet. Son jeu nuancé, souple, expressif et vigoureux, en rapport avec la versatilité du personnage, a plu et a donné à la pièce un élan que ses collègues n'ont pas toujours suivi. Le Claudius de Masson a même été faible. Une note favorable, toutefois, pour la grâce ingénue et naïve de Liliane Jolin, une Ophélie sympathique, même si on n'entendait pas toujours ses répliques. Cet *Hamlet* du T.N.M. est avant tout une victoire personnelle d'Albert Millaire.

Voilà donc une pièce où, nécessairement, la vedette commandera l'intrigue, animera l'action dramatique et lui donnera son rythme, concentrant tout l'intérêt de l'œuvre sur son interprétation : une lourde épreuve pour la comédienne

qui consent à assumer un tel rôle. Épreuve que Michelle Tisseyre a supportée avec courage et une réelle bonne volonté, mais avec un succès mitigé. On aurait désiré une gesticulation plus précise, un mouvement plus contrôlé, des attitudes moins brusques et plus variées. « De la nuance avant toute chose », a déjà dit Verlaine. Gilles Pelletier en a agréablement montré, ainsi qu'Edgar Fruitier, un domestique assez inquiétant. André Cailloux, contre son habitude, fut assez pâle, mais la petite Michelle Morice, vive à souhait. Les robes de Caty ? Somptueuses et, sans doute, très chères.

À la N.C.T., « l'Idiot » de Dostoïevski-Barsacq

Comme dernier spectacle de l'année, c'est le monde touffu et mystérieux de Dostoïevski que la Nouvelle Compagnie Théâtrale a voulu pénétrer et essayer de nous rendre intelligible en nous présentant, dans l'adaptation scénique d'André Barsacq, *l'Idiot*. Monde certainement nouveau pour les jeunes conviés à ces représentations, mais tellement enrichissant, ne serait-ce que par l'occasion offerte de connaître l'admirable figure du prince Mychkine — l'Idiot — que Guardini va jusqu'à appeler « Symbole du Christ ».

Sans doute, et à bon droit, Barsacq a-t-il dû choisir dans le vaste roman de *l'Idiot*, éliminer beaucoup de détails, de longues explications et ordonner selon une certaine logique dramatique les événements conservés. Travail intelligent et respectueux de l'esprit essentiel du roman, centré principalement sur trois personnages et leurs relations mutuelles : Nastassia Philippovna, le moujik Rogogine et le prince Mychkine. Nastassia, fille pervertie dès l'enfance, en lutte et hésitation constantes entre la Chair et l'Esprit. Entre la farouche voracité et la sauvage passion de Rogogine et la lucide compassion, la tendresse apaisante et si pure de Mychkine, comment choisir ? La mort

sera la réponse inévitable. Il y a là, mêlé à un certain fourmillement de personnages secondaires et d'incidents cocasses bien russes, un thème dramatique riche d'une grande humanité.

Ce thème nous avons pu en ressentir la force et l'intense émotion qui s'en dégage, grâce aux comédiens que la Nouvelle Compagnie avait rassemblés sous la direction de Roland Laroche. Une distribution bien équilibrée et adaptée aux divers emplois de la pièce. François Tassé, d'une parfaite justesse de ton, de sobriété, de sincérité dans le prince Mychkine. Jacques Godin, un Rogogine fruste, violent comme une force de la nature, émouvant aussi et vrai. L'éternelle changeante Nastassia de Monique Miller, et son ardente recherche d'une impossible sécurité dans la libération d'un pur amour. La vibrante et orgueilleuse Aglaïa de Élisabeth Lesieur. Un ineffable et loufoque François Rozet en fantasque général Ivoulguine. Et tous les autres, naturels et bien en place, pour donner à ce spectacle les qualités d'un ouvrage bien fait.

VITO PANDOLFI: **Histoire du théâtre**, 4 et 5. Col. « Marabout Université », 180 et 190. — Québec, Kanan Ltée, 1969, 367 et 415 pp., 18 cm.

La fin d'une précieuse encyclopédie. T. 4: « l'esprit du vaudeville » avec, entre autres, Courteline et Feydeau, Gogol, Anouilh, Wilde; « l'enquête sociale », avec Ibsen, Tchekhov, Gorki, Shaw et les promoteurs du « théâtre d'agitation »; « régionalisme et universalisme en Italie » dans le passage de la *commedia dell'arte* au cinéma et aux formes nouvelles du théâtre, de Verga à Pirandello. — T. 5: « le théâtre aux États-Unis », avec O'Neill, Tennessee Williams, Arthur Miller; « mythe et symbolisme », avec Tagore, Claudel, Cocteau, Giraudoux, Montherlant, Audiberti et autres; « l'avant-garde », avec une présentation, notamment, de l'œuvre de Brecht; « perspectives contemporaines » dans les efforts de la nouvelle avant-garde parisienne, de l'*Off Broadway* et de l'*Off off Broadway*, du théâtre politique, du *happening*, etc. — Une somme utile au professeur, à l'étudiant et à l'amateur de théâtre. G. B.

**AU SERVICE
DU FRANÇAIS**

(Ponctuation — 12)

AVRIL 1970

Tirets et autres signes

par
Joseph d'Anjou

En disant comment je conçois la manière d'utiliser les autres signes de ponctuation lorsque dans une phrase il y a aussi des parenthèses (mars, p. 90), je prévoyais l'embarras auquel je m'expose à présent. D'une part, je ne vois guère, quant au sens, la distinction à faire entre tirets et parenthèses. D'autre part, à considérer la chose d'un point de vue typographique ou — si le mot ne paraît pas abusif — esthétique, il me répugne d'appliquer rigoureusement aux tirets ma façon de procéder avec les parenthèses.

1. Evidemment, il n'y a pas de problème lorsque le sens n'exige aucun signe de ponctuation en plus des tirets ou des parenthèses. Mais dans les autres cas... Compte tenu de l'usage, il appert qu'on ne saurait formuler une règle absolue. Pour un auteur qui observe, dans l'emploi des tirets, les consignes offertes à propos des parenthèses, il y en a vingt ou cent qui hésitent, ponctuant au petit bonheur.

2. Vous pouvez, une fois pour toutes, identifier quant au sens tirets et parenthèses; à l'exception, je pense, des simples références, que l'usage universel place, dans le courant d'un texte, entre parenthèses et non pas entre tirets, personne alors n'a le droit de vous reprocher un défaut de logique. Singulier mérite de nos jours. En préfaçant, par un chaleureux éloge, *le Prêtre, homme du sacré*, ouvrage de Michèle Aumont, le cardinal Garrone écrit:

Une telle pensée, exprimée avec tant de simplicité compétente et pressante, par une laïque, ne peut manquer d'apporter au prêtre, à l'heure des difficultés présentes, des contestations, des suggestions de tout genre — d'où n'est pas absent le danger de confusion —, une grande lumière.

Logique, à mes yeux, car elle coïncide avec la mienne quand je me sers des parenthèses au lieu des tirets, la ponctuation du cardinal Garrone... me déplaît, parce que, dans son isolement

au bout d'un tiret, sa virgule a... l'air drôle. Raison suffisante? Pour moi et d'un point de vue esthétique, je n'hésite pas à répondre par un oui. Mais elle a quantité de cautions, direz-vous. Je le sais. Pour le constater, on n'a qu'à feuilleter n'importe quel ouvrage. Deux exemples suffiront: un simple, un compliqué.

Il ne s'agit pas de s'indigner — encore qu'on soit tenté de le faire —, mais de comprendre. (Marcel de Corte.)

Autrefois — était-ce un bien, était-ce un mal? —, le combat apostolique était moins nettement circonscrit; autrefois — là encore c'était un fait, ni bon ni mauvais —, les moyens apostoliques étaient plus divers. (Jacques LOEW, O.P., *Comme s'il voyait l'invisible*, Edit. du Cerf, Paris, 1965, p. 19.)

3. Mon caprice apparent a ses cautions aussi. Pour résoudre la difficulté qui nous occupe en ce moment, des auteurs sérieux ponctuent... à mon goût. Voici un exemple qui a l'avantage de susciter précisions et corrections. Parlant de « la conception musicale du temps de l'histoire... que saint Augustin expose dans deux textes particulièrement importants » (p. 79), M. Henri-Irénée Marrou écrit (*Théologie de l'histoire*, Edit. du Seuil, Paris, 1968, p. 80):

Mais ce jugement, ce sens n'est pas donné au départ, — si du moins l'œuvre a quelque étoffe, si elle ne se réduit pas à un *taratata* de clairon dont la cadence parfaite est prévisible dès l'abord; ce sens, qui est son être, n'est définitivement acquis qu'une fois la strette achevée, plaqué le dernier accord, la cadence finale posée; jusque-là l'œuvre ou la mélodie peut toujours rebondir, moduler, s'aiguiller dans une autre voie, repartir et s'enrichir à nouveau, — ainsi ces mélodies grégoriennes au mode ambigu qui ne s'affirment que dans leur conclusion, — *in fine judicabis* enseignaient les vieux maîtres de chant!

Précisions. — a) M. Marrou recourt d'abord à deux virgules et les place avant les tirets qui précèdent les mots « si du moins » et « ainsi ». Voilà la manière que je recommande lorsque le sens impose l'emploi de simples virgules. Certains auteurs ponctuent semblablement.

b) Si le sens, au lieu d'une virgule, réclame un point-virgule ou deux points, je renonce aux tirets et j'ouvre une parenthèse que ne précédera aucun signe de ponctuation: le point-virgule ou les deux points viendront après la fermeture de la parenthèse. J'aurais donc enclavé entre parenthèses ce que M. Marrou a dégagé par des tirets et j'aurais placé un point-virgule, non une virgule, avant le mot « ainsi ».

Corrections. — a) Dans le texte de M. Marrou, la virgule qui précède le tiret solitaire de la fin n'a pas sa raison d'être: elle fait double emploi et avec le tiret et avec le point final de la phrase. Faute fréquente dans le même ouvrage (voir p. 129). Ensuite, il faut une virgule après *judicabis* et un point simple après le mot *chant*.

b) Je condamne, dans le texte suivant, l'abus de deux virgules inutiles, que le sens repousse.

Il peut seulement arriver, — il arrive sans doute très souvent, — que l'âme soit trop mal éclairée pour apercevoir cette obligation... (Henri RAMBAUD.)

c) Et voici une virgule inutile, que l'auteur, contrairement à son habitude, a placée, cette fois, avant le second tiret.

Plus la tâche est « unifiante », plus l'équipe — équipe de chantier, de football, de raid, de savants ou d'explorateurs, — sera profonde... (Jacques LOEW, ouvr. cité, p. 168.)

d) Contradictoire et indéfendable m'apparaît la façon dont M. Marrou use des virgules dans l'exemple qui suit.

... la fonction sacerdotale, — il s'agit toujours bien entendu de la participation de tous les fidèles au sacerdoce unique du Christ, non du sacerdoce ministériel —, tendait à s'estomper, faute de distinction sensible entre ceux qui l'exercent et ceux au profit de qui elle est exercée. (Ouvr. cité, p. 102.)

D'abord, si le sens permet les deux tirets, il n'autorise aucune des deux virgules qui les accompagnent. En outre, si l'auteur avait eu raison de placer une virgule après le second tiret, il n'avait nul besoin d'en ajouter une avant le premier. Je suppose, en effet, qu'on traite les tirets comme les parenthèses; or, avant la première, il n'y aurait pas lieu de mettre un signe de ponctuation. On rencontre la même faute dans le livre du P. Loew (p. 214).

Je conclus... normalement: dans notre manière de ponctuer, lorsque interviennent tirets ou parenthèses, ayons, pour notre usage habituel, une logique et, pour nos... exceptions, une... explication.

LES LIVRES

L'Église aujourd'hui — II

Dans sa livraison de mars 1970, *Relations* présentait, dans sa chronique bibliographique, une série d'ouvrages récents sur « l'Église et son mytère », « l'Église dans son histoire », « l'Église dans sa crise actuelle ». Nous publions ici la suite de ce dossier bibliographique.

3. L'Église dans sa crise actuelle

(suite)

René LAURENTIN: *Enjeu du II^e Synode et contestation dans l'Église.* — Paris, Editions du Seuil, 1969, 383 pp., 21 cm.

PAR UN AUTEUR dont on connaît déjà les excellentes analyses du Vatican II et du premier Synode, une lucide analyse de la crise contestataire dans l'Église et des tensions qu'elle exprime et suscite tout à la fois. Sont étudiés comme appartenant à cette contestation les débats actuels au sujet de la régulation des naissances, du célibat des prêtres, du divorce, de l'autorité dans l'Église, etc. Excellente analyse aussi des réformes de structures et des tendances exprimées par divers mouvements « de la base ». Même la partie consacrée plus directement à la préparation du Synode déborde, par l'ampleur des horizons où sont situés ce qu'on en attendait, l'événement qui appartient désormais au passé: les problèmes posés au sujet de la collégialité, judicieusement présentés, sont peut-être d'une plus grande actualité après qu'avant la réunion synodale.

Jacques SERVIEN: *L'expérience chrétienne de l'Isolotto. Suivi de A la rencontre de Jésus (catéchisme de l'Isolotto).* — Paris, Editions du Seuil, 1969, 286 pp., 21 cm.

LE CONFLIT entre la paroisse populaire de la banlieue de Florence et le cardinal archevêque du diocèse (d'octobre 1968 à janvier 1969) raconté de façon précise, documents à l'appui. Le récit peut nourrir la réflexion sur le sens de la contestation dans l'Église. Le catéchisme de l'Isolotto, publié en un long appendice (plus de la moitié de l'ouvrage), même s'il exprime l'expérience concrète d'une communauté qui a mis dix ans à le façonner en fonction de ce qu'elle était, peut stimuler la réflexion de tous ceux qui prennent part chez nous à la réforme catéchétique.

Colette MOREUX: *Fin d'une religion? Monographie d'une paroisse canadienne-française.* Préface de Guy Rocher. — Montréal, les Presses de l'Université de Montréal (Département de sociologie, Faculté des sciences sociales), 1969, 485 pp., 21,7 cm.

UN ÉCHANTILLON de 90 femmes d'une paroisse du « Québec traditionnel » permet à l'A. d'étudier la pratique religieuse vécue en cette paroisse et de dresser une « typologie de l'appartenance au catholicisme » (pp. 265 ss.), pour analyser ensuite (3e partie de l'ouvrage) les « attitudes religieuses et éthiques » sous-jacentes aux comportements étudiés. Cette monographie est-elle révélatrice de l'état de santé général du catholicisme québécois? L'étude, en tout cas, donne à réfléchir — notamment aux pasteurs et aux

éducateurs, qui liront avec un intérêt spécial les quatre premiers chapitres de la troisième partie (Attitudes à l'égard des rites et des croyances, Aspects sociaux du catholicisme, Religion et morale). Ils éprouveront peut-être la même perplexité que l'A. face aux tâches d'éducation qui s'imposent (cf. p. 426): « Les générations parvenues à l'âge adulte pâtissent certes de l'état de transition actuelle, mais leurs structures mentales sont définitives et leur vision du monde ne changera guère. L'éducation des jeunes, telle qu'elle apparaît, tiraillée par des tendances contradictoires, assujettie brutalement à des pédagogies scolaires et familiales d'importation dont le principal critère de qualité est la nouveauté, laisse perplexe quant à l'évolution morale et religieuse des générations montantes. »

Paul GUILMOT: *Fin d'une Eglise cléricale? Le débat en France de 1945 à nos jours.* Col. « Histoire des doctrines ecclésiologiques ». — Paris, Editions du Cerf, 1969, 364 pp., 21,5 cm.

VINGT-CINQ ANS de réflexion théologique sur l'Église: les premières tentatives d'ouverture au monde (P. de Montcheuil, E. Mounier, M. Montluclard, card. Suhard); l'Église et le monde, le prêtre et le laïc... « à la recherche d'un équilibre » que tente d'assurer la vision ecclésiologique du P. Congar (présentation critique de 100 pages); l'apport de l'Action catholique et ses ambiguïtés; Vatican II et le passage « d'un débat sur le laïc à un débat sur le prêtre ». Au-delà des disputes théologiques, que peuvent faire ensemble, mais en respectant la diversité des charismes, les chrétiens prêtres et laïcs, membres d'une même Eglise insérée dans l'histoire humaine et porteuse du « projet humain » (pp. 328-331)? Telle est la question essentielle à laquelle l'enquête de l'A. apporte de suggestifs éléments de réponse qui sont en même temps des orientations et un défi.

G. B.

4. L'Église et la société contemporaine

Paul DROULERS: *Politique sociale et christianisme. Le Père Desbuquois et l'Action Populaire. Débats, Syndicalisme et Intégristes (1903-1918).* — Paris, Editions ouvrières, 1969, 435 pp., 21 cm.

DEVANT LA FLAGRANTE CONDITION de misère et d'injustice dans laquelle se trouve le monde ouvrier à la fin du XIXe siècle et pour faire suite à la courageuse dénonciation de la situation par Léon XIII dans son encyclique *Rerum Novarum* (1891), deux Jésuites, les Pères Leroy et Desbuquois, créent au début du XXe siècle un institut de propagande pour l'action sociale qui prendra comme nom « L'Action Populaire de Reims ». Du succès remar-

quable obtenu parmi les prêtres et les laïcs de tous milieux, jaillit un mouvement puissant, animé par l'idée fondamentale de rendre le christianisme présent à la société moderne en transformation.

L'ouvrage de Paul Droulers — lui-même déjà familier avec l'histoire sociale chrétienne de la France contemporaine — présente les deux fondateurs de l'Action Populaire: l'allumeur sera le P. Leroy, mais le promoteur, l'organisateur et le directeur, génial et héroïque, demeurera le P. Gustave Desbuquois, dont l'auteur souligne la vigueur mesurée dans l'action, la solidarité théologique et le sens des urgences concrètes.

L'Action Populaire ne visait qu'aider à agir, ce qui constituait une orientation juste mais pleine d'embûches, comme le déroulement des événements l'a prouvé, avec les dénonciations et les attaques venues surtout de certains milieux catholiques « intéressés ».

Si l'on veut connaître les mobiles profonds du mouvement social catholique en France et ailleurs, les raisons de son insistance, à un moment donné, sur la promotion de syndicats professionnels ouvriers et, malgré toutes les tergiversations de l'entourage pontifical, le cheminement de l'approbation finale donnée par le Saint-Siège aux attitudes prises à propos du syndicalisme chrétien, il faudra se référer à cette histoire de l'Action Populaire et de son équipe hardie. L'ouvrage éclaire, reconforte et rend service.

Il restera à Paul Droulers d'écrire avec autant de bonheur l'histoire de l'Action Populaire de Paris (1919-1939), en réalité de Vances, là où les Pères, après l'incendie dévastateur de Reims en 1914, ont dû se transporter pour continuer leur œuvre magnifique d'apostolat social.

Jacques COUSINEAU.

Bertrand J. DE CLERCQ: **Religion, idéologie et politique.** — Tournai, Casterman, 1968, 134 pp., 21 cm.

ANIMAL RELIGIEUX aussi bien qu'animal politique, l'homme ne sait pas toujours comment harmoniser ces deux tendances qu'il découvre en lui et qu'il traduit concrètement en des institutions. L'A., ici, étudie ce problème de fond et conclut que tout chrétien qui veut réfléchir sur les dimensions de sa foi doit faire place au politique, et que, symétriquement, toute réflexion sérieuse sur la politique ne peut laisser de côté la question religieuse. Religion et politique ont acquis maintenant leur autonomie et n'entrent en conflit au plan des principes que lorsque l'une des deux outrepassé son propre domaine. "Toutes deux se prolongent d'ailleurs par une dimension éthique, et c'est par l'intermédiaire de l'éthique, dans la confrontation des exigences éthiques décollant de la foi et des exigences éthiques incluses dans l'action politique, que la religion et la politique réagissent l'une sur l'autre."

Deux chapitres à lire avec attention: "La religion, affaire privée" et "Le christianisme est-il conservateur?". A la page 53, tout particulièrement, l'A. pose des questions fort pertinentes sur les dimensions politiques et sociales de la foi chrétienne; par exemple la question suivante: "Pourquoi encore croire

en Dieu et à la rédemption du monde, si cela n'entraîne, tout compte fait, aucune différence par rapport aux choses importantes de ce monde, si cela n'apporte aucune répercussion sur les structures, les décisions et les comportements dont l'histoire est faite et qui engagent le sort de l'humanité?" Réponse de l'A.: l'Eglise doit se faire entendre là où se prennent les décisions vitales, où se forment le bien et le mal, le bonheur et le malheur des hommes, et où se construit l'avenir du monde: "Tout ceci ne se joue pas à l'église ou à la sacristie, mais avant tout sur le terrain de la politique."

André MANARANCHE: **Y a-t-il une éthique sociale chrétienne?** — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1969, 258 pp., 20,5 cm.

RIEN ne manifeste davantage l'évolution qui s'est faite récemment dans l'enseignement social de l'Eglise que la publication d'un tel ouvrage. Non seulement l'A. y conteste l'expression "doctrine sociale de l'Eglise", mais il ramasse sur son chemin tant d'objections que, même s'il s'efforce d'y répondre, on ne peut s'empêcher de se demander ce qui reste d'"une éthique sociale chrétienne". Abordant les rapports entre l'Ecriture et l'éthique sociale, il écrit, par exemple: "Nos difficultés actuelles viennent justement de ce que l'Eglise, prise de court sur son propre terrain, balbutie et hésite: les théologiens rabâchent de vieilles explications, les exégètes s'enferment dans l'analyse littéraire; les prédicateurs accommodent des bribes de textes dans la fantaisie la plus échevelée" (p. 124). Le paradoxe est donc le suivant: jamais l'Eglise n'a senti autant le besoin de parler au monde, et jamais elle n'a été autant perplexe, "autant déchirée aussi, en face du service éthique qu'elle croit devoir rendre au monde". D'où son hésitation, sa nécessaire modestie, sa recherche d'un nouveau mode de communication entre elle et le monde.

Un ouvrage qui va au fond des choses, n'oublie aucune objection et fera réfléchir maint moraliste, mais que le non-initié aux discussions entre spécialistes trouvera sans doute de lecture peu facile.

Richard ARÈS.

Henri RONDET: **De Vatican I à Vatican II.** 2 vol. Col. « Théologie, pastorale et spiritualité — Recherches et synthèses », 21 et 22. — Paris, P. Lethielleux, 1969, 192 pp. ch., 18 cm.

OUVERTURE à l'œcuménisme (t. 1): histoire ancienne et histoire récente. Ouverture au monde (t. 2): un commentaire — au sens large — de *Gaudium et Spes*.

Georges MONTARON et Marcel CLÉMENT: **Le socialisme.** Col. « Verbe et controverse », 11. — Paris, Beauchesne, 1969, 128 pp., 22 cm.

ON NE SAURAIT « situer sur le même plan le socialisme et le christianisme » (p. 51). D'accord. Mais la question — à laquelle les dialogants apportent des réponses divergentes — est de savoir si l'option socialiste peut être chrétienne (thèse Montaron) ou si elle constitue une sorte de tentation d'idolâtrie du monde (thèse Clément).

Bertrand DE MARGERIE: **Reinhold Niebuhr, théologien de la Communauté mondiale.** « Museum Lessianum », section théologique, 64. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1969, 431 pp., 23 cm.

POUR NIEBUHR, « le commandement d'aimer l'homme oblige à construire l'Eglise et la Communauté Mondiale » (p. 412). Thèse de doctorat présentée en 1967 à l'Université Grégorienne (Rome). Ouvrage bien documenté consacré à un aspect capital de la pensée de Niebuhr.

G.B.

5. L'Eglise et la révolution

Jacques MARNY: **L'Eglise contestée. Jeunes chrétiens révolutionnaires.** — Paris, Editions du Centurion, 1968, 254 pp., 21 cm.

DOCUMENT sur les événements de mai 1968 en France, tout particulièrement sur le rôle des jeunes chrétiens durant ces jours de contestation et de révolution. L'Eglise-institution y est durement prise à partie; on l'accuse d'être l'alliée du régime capitaliste et de n'être pas présente sur les barricades. Mais est-ce bien son rôle d'alimenter la révolution, de soutenir la violence? Les avis se partagent: les uns disent oui en invoquant l'exemple même du Christ, les autres répondent non en recourant à l'enseignement de l'Evangile. Chez les prêtres, dans les grands séminaires et les communautés religieuses, les discussions foisonnent, les divisions aussi.

A consulter par ceux qui veulent se rendre compte par eux-mêmes jusqu'où peut aller la contestation dans l'Eglise et quelles sont les grandes aspirations de la jeunesse d'aujourd'hui.

Robert BOSCH, S.J.: **La société internationale et l'Eglise.** Tome II: 1958-1968. — Paris, Editions Spes, 1968, 264 pp., 21 cm.

REPRENANT l'enseignement de l'Eglise sur la société internationale, le P. Bosch indique, dans ce deuxième tome, les positions des deux derniers papes, Jean XXIII

et Paul VI, ainsi que celles de Vatican II et du Conseil œcuménique des Eglises. Le tout forme une synthèse très au point de ce que pense l'Eglise des grands problèmes internationaux de l'heure présente. Au chapitre VI, l'A. indique quelques urgences à satisfaire par l'Eglise et en développe trois tout particulièrement: une théologie de la révolution, une pédagogie de la coexistence et de la responsabilité politique et une contribution à l'élaboration du droit international nouveau. Ce sont des pages à lire, surtout celles qui portent sur la "théologie de la révolution". La paix demeure toujours à construire et les catholiques, les premiers de tous, ont à y travailler; encore faut-il qu'ils sachent ce que leur Eglise enseigne et demande en cette matière. Dans cet ouvrage ils le trouveront.

Roger SCHUTZ: **Violence des pacifiques.** — les Presses de Taizé, 1968, 240 pp., 16 cm.

LE PRIEUR de Taizé communique ici ses réflexions sur le problème de la contestation et de la violence, surtout chez les jeunes. Pourquoi, se demande-t-il, m'est-il donné d'écouter tant de jeunes, violents contre les institutions d'Eglise? Il se veut accueillant, ouvert, sympathique, mais avoué-t-il, "sans certaines d'entre elles, pas de continuité du Christ parmi les hommes". Il classe les jeunes en deux catégories: celle des indifférents et celle des violents. Si l'on veut sortir de l'impasse actuelle, il faut intégrer l'une et l'autre à la société: "Entre une société de consommation à l'américaine et celle de la bureaucratie de tant de pays européens, il y a place pour une société de participation." Quant au chrétien, il doit se garder d'un engouement excessif pour la sécularisation, car "toute désacralisation radicale amène une resacralisation profane. L'homme ne supporte pas le vide. Il le remplit par une résurgence d'un sacré aboli".

Il faut lire ces réflexions enrichissantes, en particulier celles sur la nécessité de la réforme intérieure, le célibat des prêtres, la paix à préparer et à gagner, la violence créatrice. La "violence destructrice" est facile et trompeuse: "Pourquoi, demande-t-il à ses visiteurs, usez-vous vos jeunes forces à détruire?" Seule la "violence créatrice", la "violence des pacifiques" est conforme à l'Evangile.

Richard ARÈS.

Michel SCHOONYANS: **Chrétienté en contestation. L'Amérique latine.** — Paris, Editions du Cerf, 1969, 327 pp., 19,5 cm.

L'AMÉRIQUE LATINE est sans doute le continent qui cause à la chrétienté les soucis les plus écrasants: un continent nouveau, un continent qui bouge frénétiquement au rythme d'un progrès auquel tous croient, mais dont personne ne peut dire exactement à quoi il aboutira.

Le livre de M. Schoonyans, professeur aux universités catholiques de Louvain (Belgique) et São Paulo (Brésil), décrit de façon juste et claire les soucis et les progrès d'une chrétienté qui se cherche. Dans la première partie, l'auteur évoque, par des données statistiques, la réalité démographique, économique et sociale de l'Amérique latine. Ensuite, il décrit l'état d'une chrétienté en dévoilant les racines historiques de ses institutions.

Les trois derniers chapitres, les plus importants, traitent respectivement de la

place et de l'avenir des universités catholiques, de la possibilité et des fonctions d'une théologie du développement (qu'on pourrait appeler aussi une théologie de la réalité et pour la réalité latino-américaine), et de la responsabilité de l'Eglise et des chrétiens dans l'engagement politique.

Pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'Eglise en Amérique latine, ce livre est, à notre connaissance, le plus complet et le plus éclairant qui ait été écrit jusqu'à présent.

A. DE ABREU FREIRE.

Mgr Antonio Batista FRAGOSO: **Evangile et révolution sociale.** — Paris, Editions du Cerf, 1969, 176 pp., 19,5 cm.

LE CHRIST est venu sauver l'homme ou les hommes, non les âmes; son Evangile, adressé aux pauvres, constitue une authentique force révolutionnaire. Refusant la haine et la violence, l'A. refuse aussi, au nom de l'Evangile, la paisible compromission avec les structures injustes d'une société qui accepte le génocide.

Vie politique, hier et aujourd'hui

Quatre élections provinciales au Québec / 1956-1966. Etudes publiées sous la direction de Vincent Lemieux. Préface de Léon Dion. — Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 262 pp., 24,5 cm.

LES MONOGRAPHIES présentées dans cet ouvrage, et dont la préface reconnaît d'emblée « la portée relative » (p. xi), ont ceci en commun qu'elles s'intéressent toutes à « la dimension électorale de la vie des partis politiques » (p. vii) chez nous. La liste des collaborateurs met en confiance: Robert BOILY, professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal, Michel CHALOUT, fonctionnaire au ministère des Affaires inter-gouvernementales du Québec, André GARON, étudiant à la maîtrise au Département d'histoire de l'Université d'Ottawa, Jean HAMELIN, professeur à l'Institut d'histoire et vice-doyen de la Faculté des lettres de l'Université Laval, Vincent LEMIEUX, directeur du Département de science politique de l'Université Laval, Maurice PINARD, professeur au Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université McGill. — Les quatre dernières élections ont porté au pouvoir l'Union nationale (1956 — avec Duplessis), le Parti Libéral (1960 et 1962 — avec Lesage), puis de nouveau l'Union nationale (1966 — avec Johnson). Et qu'advient-il en 1970? Les AA. posent plutôt la question suivante: quels facteurs peuvent rendre compte des succès et insuccès des partis politiques québécois? Les programmes des partis ou leurs plates-formes électorales, pour une part, comme le montre Vincent Lemieux (pp. 29-66). La compétence aussi et la physionomie (l'Image) des candidats, note Robert Boily (pp. 67-114). La carte électorale et l'organisation des partis, également, selon que l'analyse Michel Chalout (pp. 123-140), ainsi que « le comportement électoral des différentes classes sociales », comme le montre Maurice Pinard (pp. 141-178). Enfin, au moins en 1962, peut-être « la rationalité de l'électorat », comme tend à le montrer une autre étude de Maurice Pinard (pp. 179 et ss.). — L'ouvrage comporte aussi, en appendice, divers

J. et H. GOSS-MAYR et le mouvement international de la réconciliation: **Une autre révolution. Violence des non-violents.** — Paris, Editions du Cerf, 1969, 185 pp., 19,5 cm.

UN AUTRE refus de la haine et de la violence. Mais aussi un autre appel à l'action efficace pour le redressement de l'injustice sociale dont nous sommes tous collectivement responsables: « cessons d'être complices » (p. 13).

G.B.

6. L'Eglise dans sa liturgie

Thierry MAERTENS et Jean FRISQUE: **Guide de l'assemblée chrétienne.** II et III. — Tournai, Casterman, 1969 et 1970, 467 et 407 pp., 20 cm.

NOUVELLE ÉDITION entièrement refondue et conforme au nouveau lectionnaire. Voir la présentation du premier volume dans *Relations*, février 1970, p. 58. T. 2: 1^{re} à 8^e semaine — 2^e au 8^e dimanche. T. 3: Carême-Pâques.

documents et tableaux statistiques. — En période électorale, un ouvrage collectif d'une particulière actualité et d'un réel intérêt, dont Gilles Racine a présenté dans *la Presse* (20 février 1970, p. 5) un compte-rendu qui donne le goût d'en entreprendre la lecture.

G.B.

Joseph LEVITT: **Henri Bourassa and the Golden Calf. The Social Program of the Nationalists of Quebec/1900-1914.** Ottawa, Les Editions de l'Université d'Ottawa, 1969, 178 pp., 23,5 cm.

LES ANGLOPHONES du Canada s'intéressent de plus en plus à la personne et aux idées d'Henri Bourassa. Voici une autre étude inspirée par l'homme politique canadien-français, mais consacrée uniquement à ses idées économiques et sociales. Bien que le sous-titre de l'ouvrage indique qu'il s'agit d'un examen du programme social de la Ligue Nationaliste Canadienne, Henri Bourassa n'en tient pas moins le rôle de principale vedette, les autres nationalistes, sauf peut-être Olivier Asselin, demeurant dans l'ombre: Jules Fournier, Armand Lavergne et Omer Héroux.

L'ouvrage touche à des sujets qui sont toujours d'actualité et toujours discutés au Québec: les causes de l'infériorité économique des Canadiens français, l'attitude à prendre à l'égard des trusts et des monopoles, à l'égard de la colonisation, de l'éducation, des problèmes sociaux et du travail, à l'égard de l'action politique, à l'égard surtout des valeurs matérielles et des valeurs spirituelles pour l'avenir de la communauté canadienne-française. Les recherches de l'A. lui permettent de nuancer bien des jugements globaux que certains de nos historiens ont portés sur ces sujets. Je ne relève qu'un seul passage: celui où l'A. qualifie Henri Bourassa de « corporatiste utopique », pour le définir sur le plan social. J'avoue que ce double qualificatif me laisse perplexe et sceptique.

Ouvrage d'un grand intérêt par un auteur qui se montre sympathique aux personnages qu'il étudie.

Richard ARÈS.

René CHALOUT: *Mémoires politiques*. — Montréal (1651, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1969, 296 pp., 19 cm.

ADMIRABLE MÉRITE d'un homme que son intransigeance a dressé naguère en fougueux ennemi de toutes les servilités politiques: le premier tome de ses *Mémoires* étonne presque par sa modération, même envers des personnages, disparus ou vivants, qu'une certaine passion et des conduites certaines pouvaient induire à mépriser. Dans son éloge du Dr Philippe Hamel, évidemment, et de George Marler aussi, hommes publics aussi respectables qu'éloignés l'un de l'autre, l'A. inclut très peu de réserves. Il mesure sa faveur à MM. Godbout et Johnson, maniant avec art approbation et blâme. Chez André Laurendeau, il apprécie hautement l'intégrité du parlementaire, attribuant à une évolution traversée d'inquiétude les déplorables entretiens, politiques et autres, du journaliste et du littéraire. La sévérité envers M. Jean Lesage, que d'aucuns lui reprochent, l'A. la compense, non sans excès, en imaginant que l'ancien premier ministre à Québec aurait mérité le même poste à Ottawa. Sur M. René Lévesque, l'A., depuis des années partisan réfléchi de l'indépendance québécoise, écrit des pages qui soulèvent des interrogations utiles à méditer. Reste le *chef*, analysé par l'A. dès le début de son livre. Portrait réussi à force de lucidité et d'indulgence; je suggère seulement, pour donner au « grand homme » (p. 57) sa taille exacte, de lire une lettre du chanoine Groulx, heureusement citée par l'A. (91-92). On n'a ici qu'une tranche des souvenirs et commentaires de Me Chalout. Espérons qu'il ne tardera point à nous en offrir la suite, pourvu qu'il en confie la publication à un éditeur moins insoucieux de l'orthographe et de la ponctuation.

Joseph d'ANJOU.

Solange CHAPUT-ROLLAND: *Regards 1969*. *La seconde conquête*. — Montréal, le Cercle du Livre de France, 1970, 240 pp., 19,5 cm.

Ces « Regards », ou journal sur l'actualité politique, font suite à ceux qui avaient paru les années précédentes. Ils en reprennent les thèmes fondamentaux, mais sont quand même tout nouveaux, par suite des événements qui se sont déroulés en 1969. Événements, surtout au Québec, qui ne sont pas sans éveiller une lourde inquiétude chez l'A. La division des Canadiens français, les actes de terrorisme, l'extrémisme des uns et des autres préoccupent l'A. avec raison. Par contre, une visite de trois semaines à l'O.N.U., comme observatrice, lui permet de prendre la mesure des problèmes du monde et de mieux situer la crise du Québec. Ces pages sont parmi les plus vivantes du volume. Ce qui plaît chez l'A., c'est sa spontanéité, sa sincérité et aussi le souci d'envisager objectivement les questions politiques, en accordant à chacun ce qui lui est dû et en ne cachant pas ses réactions devant ce qui lui semble blâmable ou repréhensible. L'A. annonce son intention de suspendre, pour un an, son journal: c'est peut-être une bonne décision, car, ici ou là, perce la lassitude d'écrire au jour le jour. Ce qui n'enlève rien à la valeur de son ouvrage. Solange Chaput-Rolland est pour l'équilibre et il faut avouer que celui-ci, en politique, est bien difficile à trouver dans les conjonctures actuelles.

Jean-Paul LABELLE.

Québec, le coût de l'indépendance. — Montréal (1651, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1969, 126 pp.

TEXTE D'UNE ÉTUDE sur les conséquences économiques des options constitutionnelles par la Chambre de Commerce de la Province de Québec. La Chambre y indique ces conséquences sur a) le secteur public de l'économie, b) le secteur privé de l'économie, c) le niveau de vie des citoyens du Québec. Etude instructive, mais prêtant à controverse.

François-Albert ANGERS: *Pour orienter nos libertés*. — Montréal (245 est, boul. Dorchester), Fides, 1969, 280 pp.

RECUEIL des principaux écrits et discours de François-Albert Angers, se rapportant soit à l'éducation, soit à l'économique, soit aux questions nationales, soit à la Constitution. Nécessaire pour bien connaître la pensée de l'auteur sur ces différents sujets.

R. A.

Etudes internationales, 1: La Chine en Asie et dans le monde. — Québec, les Presses de l'Université Laval, février 1970.

PREMIER NUMÉRO d'une revue trimestrielle publiée par le Secrétaire général pour le Québec de l'Institut canadien des affaires internationales. « Point de rencontre » et de confrontation des points de vue et des méthodes, la revue « se voudrait un instrument de travail privilégié pour les universités québécoises », au niveau surtout de la « discipline » des relations internationales (pp. 2-3). Dans le présent cahier, des études sur l'affrontement sino-soviétique et, plus largement, sur la politique extérieure de la Chine. Deux chroniques — qui reviendront régulièrement — sur les relations extérieures du Canada et du Québec. Sujet du prochain numéro: *Revision de la politique étrangère du Canada*.

G. B.

OUVRAGES REÇUS

BAHOT, Jean-Pierre, CHAMPEAUX, Bernard: *Voici l'homme. Réflexions et orientations pédagogiques*. Col. « Monde et foi ». — Lyon, Editions du Chalet, 1969, 224 p.

BESRET, Bernard: *Libération de l'Homme. Essai sur le renouveau des valeurs monastiques*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 149 pp.

CHOQUETTE, Gilbert: *La défaillance. Roman*. Préfacé par Henri Guillemin. — Montréal, Beauchemin, 1969, 192 pp.

DAGONET, Philippe: *La onzième heure*. — Paris, Editions du Cerf, 1969, 160 pp.

DE GOËR DE HERVE, Jacques: *Mécanisme et Intelligence. Essai d'approche physique du problème de la pensée*. — Paris, P. Lethielleux, 1969, 176 pp.

DE GRANDPRÉ, Pierre: *Histoire de la littérature française du Québec III et IV*. — Montréal, Beauchemin, 1969, 407 et 428 pp.

EN COLLABORATION: *Bilan de la théologie du XXe siècle. I: Le monde contemporain. Les grands courants théologiques*. Dir. par R. Vander Gucht et H. Vorgrimler. — Tournai-Paris, Casterman, 1970, 608 pp.

EN COLLABORATION: *Cette année à Jérusalem. Guide du voyage en Terre Sainte*. — Paris, Le Centurion, 1969, 202 pp.

EN COLLABORATION: *Le prêtre doit-il être célibataire?* Textes de Maurice Bellet, Claude Beran, Pierre Delooz, Pierre de Loch, Suzanne van der Mersch, Marc Oraison. — Bruxelles, CEFA (diff. par Desclée de Brouwer), 1969, 62 pp.

EN COLLABORATION: *L'homme et la ville dans le monde actuel*. Publ. du Centre d'études de la civilisation contemporaine, sous la direction de Jean Onimus. — Bruges, Desclée de Brouwer, 1969, 224 pp.

EN COLLABORATION: *Littérature classique française. Une enquête de notre temps*. Recueil I. Sous la direction de G. Bourjac, avec le conseil de R. Pomeau et J. Majault. — Tournai-Paris, Casterman, 1970, 32 fiches (256 pp.).

EN COLLABORATION: *Livre de la prière*. — Paris, Le Centurion/Le Cerf, 1969, 320 pp.

EN COLLABORATION: *Nouvelles tendances dans la vie religieuse*. Col. « Donum Dei », 14. — Ottawa (324 est, av. Laurier), CRC, 259 pp.

EN COLLABORATION: *Procès de l'objectivité de Dieu. Les présupposés philosophiques de la crise de l'objectivité de Dieu*. Col. « Cogitatio fidei », 41. — Paris, Editions du Cerf, 1969, 282 pp.

EN COLLABORATION: *Le Saint-Esprit et Marie dans l'Eglise. I: L'Evangile et les Pères*. « Etudes mariales », Bulletin de la Société française d'Etudes mariales 1968. — Paris, P. Lethielleux, 1969, 136 pp.

GALLO, Max: *Histoire de l'Espagne franquiste. I: De la prise du pouvoir à 1950. II: De 1951 à aujourd'hui*. Col. « Marabout Université », 191 et 192. — Québec, Kasan Ltée, 1969, 238 et 490 pp.

HANDEL, S.: *La révolution de l'électronique. Histoire / principes / réalisations / perspectives*. Col. « Marabout Université », 194. — Québec, Kasan Ltée, 1969, 336 pp.

LECLERC, Félix: *Cent chansons*. Texte des chansons précédé d'une interview par M. Jean Dufour et suivi d'une étude par Mme Marie-José Chauvin. Col. « Bibliothèque canadienne-française ». — Montréal, Fides, 1970, 255 pp.

LOHFINK, Norbert: *L'Ancien Testament, Bible du chrétien d'aujourd'hui*. — Paris, Editions du Centurion, 1969, 208 pp.

MARTUCCI, Jean: *La Bible, point d'interrogation. Cent questions et réponses*. — Montréal, Editions Paulines, 1969, 95 pp.

Le Nouveau Testament. Traduit par l'Association catholique des études bibliques au Canada, publié sous la direction de la Société catholique de la Bible. Col. « La pensée chrétienne ». 4e édition. — Montréal, Fides, 1970, 672 pp.

PANDOLFI, Vito: *Histoire du théâtre. 5: Symbolisme, avant-garde, théâtre et histoire*. Col. « Marabout Université », 190. — Québec, Kasan Ltée, 1969, 414 pp.

PANNETON, Jean: *Ringuet. Introduction à l'œuvre de Ringuet. Choix de textes*. Col. « Ecrivains canadiens d'aujourd'hui », 8. — Montréal, Fides, 1970, 190 pp.

PIRLOT, Paul: *Le pays entre l'eau et le feu. Récits congolais*. — Montréal, Beauchemin, 1969, 240 pp.

Proceedings of the Royal Society of Canada — Délibérations de la Société royale du Canada, 4/VII. — Ottawa, Société royale du Canada, 1969, 124 pp.

RODHAIN, Jean: *Charité à géométrie variable*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1969, 315 pp.

RUMILLY, Robert: *Histoire de Saint-Laurent*. — Montréal, Beauchemin, 1969, 310 pp.

SIERRA BRAVO, R.: *Doctrina social y economica de los Padres de la Iglesia. Colección general de documentos y textos*. « Biblioteca Fomento social ». — Madrid, Compi, 1967, 1056 pp.

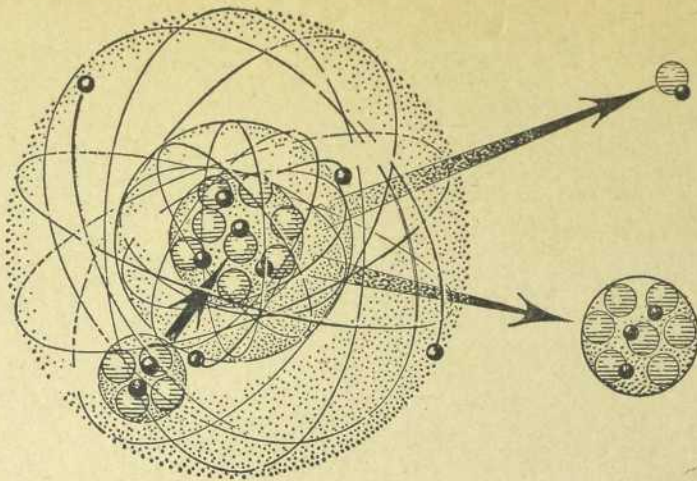
SIMEONS, A.T.W.: *La psychosomatique, médecine de demain. La lutte contre les « maladies de civilisation »*. Col. « Marabout Université », 193. — Québec, Kasan Ltée, 1969, 304 pp.

TAVARD, Georges: *La Tradition au XVIIe siècle en France et en Angleterre*. Col. « Histoire des doctrines ecclésiologiques ». — Paris, Editions du Cerf, 1969, 516 pp.

TERNON, Dr Yves, HELMAN, Dr Socrate: *Histoire de la médecine SS ou le mythe du racisme biologique*. — Tournai, Casterman, 1969, 225 pp.

TREMBLAY, J.-P.: *A la recherche de Napoléon Aubin*. « Vie des Lettres canadiennes », 7. — Québec, les Presses de l'Université Laval, 1969, 189 pp.

VAHANIAN, Gabriel: *La condition de Dieu*. — Paris, Editions du Seuil, 1970, 175 pp.



la révolution de l'électronique

la plus radicale, la plus totale qu'ait connue l'humanité.

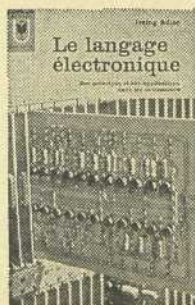
S. Handel nous raconte cette passionnante aventure scientifique et humaine, toujours en cours, insistant moins sur ses aspects techniques que sur ses répercussions économiques et politiques. Après avoir esquissé l'histoire de la découverte de l'électron et les principes de l'électronique, l'auteur en décrit les applications, de l'électroménager à la conquête du cosmos, en passant par l'essor des transports, des télécommunications, des ordinateurs, de l'automatisation, de la cybernétique, sans oublier le développement des sciences biologiques.

Si l'auteur souligne les dangers d'une telle révolution (notamment la prolifération d'armes de plus en plus meurtrières), sa conclusion est résolument optimiste : pour l'homme du XXI^e siècle, grâce aux prodigieux moyens mis à sa disposition, les termes « travail » et « loisir » acquerront assurément un sens nouveau.

marabout 
EN VENTE PARTOUT A PRIX POPULAIRES



déjà parus dans marabout université



gratuitement : sur simple demande à l'adresse ci-dessous, vous recevrez régulièrement le Magazine illustré en couleurs et le catalogue général.

Distributeur général pour les Amériques :
KASAN Ltée-226 Est, Christophe Colomb, QUEBEC P.Q.